

Les femmes et l'édition en France dans les années 1970

Elodie RICHOUX

Section INTER, DUMAC

Séminaire : Sociologie des acteurs et enjeux du champ culturel

Année 2006/2007

Sous la direction de M. Max SANIER

Soutenu le 5 septembre 2007

Jury : M. Max SANIER et Mme Michelle ZANCARINI FOURNEL

Table des matières

Remerciements . .	5
Introduction . .	6
Délimitation du sujet . .	6
Question de départ . .	7
Problématique . .	8
Hypothèses . .	9
Entretiens . .	10
Partie 1 : La place des femmes dans le champ littéraire français des années 1970, une place marginale. . .	12
1/ La condition de la femme dans les années 1960-1970 : une égalité de droit mais non de faits. . .	12
1.1 L'inégalité hommes/femmes dans le monde du travail . .	13
1.2 Division sexuelle de l'espace, division sexuelle du travail . .	14
1.3 « La masculinité comme noblesse » ²⁴ . .	15
2/ La non reconnaissance de la création féminine. . .	16
2.1 La marginalisation institutionnelle de la création féminine . .	16
2.2 Création légitime, création masculine . .	17
2.3 Le pouvoir de « dire-représenter-proposer-décider » . .	19
3/ Le champ éditorial français des années 1970 : entre industrialisation et résistance des petits éditeurs . .	20
3.1 Le Quatrième Plan et ses conséquences pour l'édition française . .	20
3.2 Le « Printemps des éditeurs », un cadre pour le développement de l'édition féministe . .	21
4/ Féminisme et réflexion sur la place des femmes dans la société française . .	23
4.1 Les désillusions de Mai 68, creusets de la réflexion sur la place des femmes. . .	23
4.2 « L'explosion créatrice » ⁷⁰ du mouvement féministe des années 1970. . .	25
Partie 2 : les Editions des femmes ou la percée symbolique par les femmes du champ littéraire. . .	28
1/ Les Editions <i>des femmes</i> , une maison d'édition féministe . .	28
1.1 Un discours militant . .	29
1.2 Une ligne éditoriale engagée . .	30
2/ Les Editions <i>des femmes</i>, un lieu de parole protégé . .	31
2.1 La synthèse réussie entre identité féminine et identité littéraire . .	31
2.2 Paroles d'auteures . .	32
3/ Une maison pleinement intégrée dans le champ éditorial français . .	34
3.1 Une maison aux bases solides . .	34
3.2 La presse au service de la visibilité des Editions <i>des femmes</i> . .	36
3.3 Le développement de la maison au cours des années 1970 . .	37
4/ La revendication d'une avant-garde littéraire et esthétique : « l'écriture féminine » . .	38
4.1 Mouvement politique et avant-garde esthétique, le cas du MLF et de l'écriture féminine . .	39

4.2 La politique éditoriale des Editions <i>des femmes</i> au service de la promotion de « l'écriture féminine » . .	40
5/ Les Editions <i>des femmes</i> face à la critique . .	41
5.1 L'élitisme des Editions <i>des femmes</i> . .	41
5.2 Le temps du conflit avec le mouvement . .	43
Partie 3 : la multiplication des collections « Femmes » dans les grandes maisons d'édition : une ouverture du champ littéraire? . .	45
1/ Les collections « Femmes » : un moyen de s'emparer d'un mouvement culturel dominant . .	45
1.1 La vague féministe des années 1970 . .	46
1.2 Les mutations du champ éditorial . .	47
1.3 Panorama des collections « femmes » . .	48
2/ La ligne éditoriale des collections « femmes », une ouverture sensible du champ éditorial aux idées féministes . .	49
2.1 La ligne engagée des collections . .	52
2.2 Des livres, portraits de femmes indépendantes et affranchies . .	54
3/ Les collections « Femmes », légitimation de la création féminine et ouverture du champ littéraire ? . .	55
3.1 Vers « un assouplissement de la ligne éditoriale des grandes maisons » . .	55
3.2 Le risque de ghettoïsation de la pensée féminine . .	56
Conclusion . .	59
Bibliographie . .	61
Livres . .	61
Articles . .	62
Archives . .	62
Sources Internet . .	63
annexes . .	64
Entretien avec Delphine Naudier . .	64
Entretien avec Claude Daillencourt et Jacqueline Demornex . .	64
mots clés . .	64
résumé . .	64

Remerciements

Je tiens à remercier avant tout mon directeur de mémoire, M. Max Sanier pour ses nombreux conseils et sa disponibilité qui m'ont permis de mener sereinement mes recherches et l'élaboration du mémoire.

Je remercie également Mme Michèle Zancarini Fournel d'avoir accepté de participer au jury de mon mémoire.

Je tiens à remercier tout particulièrement Mme Monique Houssin dont l'aide a été précieuse ainsi que Raphaël pour sa relecture.

Introduction

L'idée de départ était de réaliser un mémoire étudiant une facette, un domaine du monde de l'édition, choix qui correspond à mon souhait d'achever mes études par un master qui me professionnalise dans l'édition. Cela fait suite à un stage réalisé au mois d'Août aux Editions Autrement, service jeunesse.

Le CO « Rapports sociaux de sexe » de Mme Zancarini-Fournel m'a amenée à lire l'ouvrage de Bibia Pavard, *Les Editions des femmes, les premières années 1972-1979*, qui est une monographie des premières années des Editions *des femmes*. Cet ouvrage explique les raisons de la venue à l'édition des femmes membres du Groupe Psychanalyse et Politique, courant féministe du MLF des années 1970. Ce livre m'a permis de découvrir que, dans la lignée des mouvements de libération des femmes des années 1970, une maison s'était créée pour relayer la lutte des femmes et permettre à des auteures militantes de la publier.

Mes premières recherches m'ont montré que ce courant culturel avait eu une certaine résonance dans le monde de l'édition. En effet, la publication d'ouvrages qui dénoncent l'oppression des femmes que ce soit sous la forme de romans, d'ouvrages pour enfants, de pamphlets etc. prend progressivement de l'importance au cours des années 1970. Ce mouvement va jusqu'à intéresser les grandes maisons d'édition qui souhaitent s'inscrire, à partir du milieu des années 1970, dans la « vague féministe ».

Ce sujet permettait donc d'aborder le monde l'édition à travers l'angle du militantisme et me paraissait intéressant, notamment après avoir réalisé mon stage aux Editions Autrement. En effet, cette maison a été créée par Henri Dougier en 1968, afin de publier « autrement », de mettre en évidence les changements des années 1970, les mouvements contestataires etc. La maison a su garder cet esprit encore aujourd'hui dans ces publications de sciences humaines, jeunesse et littérature.

De plus ce sujet permettait d'analyser la vague féministe des années 1970 sous un angle que je n'avais encore réellement jamais abordé dans mon parcours universitaire. Celui de la place laissée au travail de création des femmes, à la place des femmes créatrices et des femmes éditrices dans le champ littéraire.

Délimitation du sujet

Les années 1970 sont une décennie féconde pour la lutte des femmes et le féminisme. Malgré les acquis politiques et certains acquis sociaux, le courant féministe qui s'affirme dans la seconde moitié des années 1960 pousse plus loin leurs revendications. Ils remettent en cause de manière radicale la place des femmes, leur statut, leur représentation dans la société française.

Malgré les droits qui leur ont été progressivement accordés, droit de vote en 1944, droit à exercer librement une activité professionnelle sans le consentement de son mari en 1965 par exemple, les femmes qui mènent ce mouvement remettent avant tout en cause

les représentations de la femme. Ces représentations la relèguent dans la sphère privée et domestique la femme qui se définit à partir de sa famille en tant que mère, à partir de son mari en tant qu'épouse mais non en tant que femme. Ces revendications prennent progressivement de l'ampleur et de l'écho dans la société française. Elles ciblent notamment le droit à disposer librement de son corps.

Les mouvements féministes des années 1970 se caractérisent ainsi par une liberté de ton et d'actions, le plus souvent délibérément provocateurs afin de marquer l'opinion, de se faire entendre. Ces provocations s'organisent autour du noyau dur du Mouvement de Libération des Femmes qui organise des rencontres - desquelles les hommes sont bannis -, distribue des tracts, crée des journaux comme *Le torchon brûle*, des chants dans la droite ligne des chants révolutionnaires. « Pour la première fois, le mouvement social des femmes a pris une véritable dimension culturelle et leurs revendications culturelles une ampleur sociale. Tout commence par une explosion créatrice inséparable des luttes pour l'égalité ou la liberté »¹.

Ce bouillonnement culturel se heurte aux réserves du milieu éditorial, largement dominé par les hommes. Progressivement s'affirme ainsi, au sein du mouvement féministe français, la volonté de créer des lieux d'expression qui acceptent de publier la lutte des femmes, sans tabou ni censure, aspect qui sera étudié dans ce mémoire.

Rappelons qu'il est important de ne pas considérer les « femmes » comme un tout comme une entité homogène, car il n'existe pas une Femme. En effet, notre étude s'intéresse ici à une catégorie particulière de femmes. Des féministes engagées pour la plupart mais également des universitaires, des femmes de lettres, des éditrices, des directrices de collection en un mot, des femmes au capital culturel, social voire économique nettement supérieur à la moyenne. On peut reprendre à ce propos l'analyse de Christine Bard dans l'introduction de l'ouvrage, *Les femmes dans la société française au 20^{ème} Siècle*² : « L'ouvrière et la rentière, la suffragette et la religieuse [...], la paysanne et la femme de lettres : grandes sont les différences entre femme(s). Les clivages sociaux sont fondamentaux ».

Le féminisme français des années 1970, qui sert de cadre à notre étude peut être défini comme le mouvement mené par « les femmes qui avec leurs mots et leur pratiques, ont tenté de donner un contenu à l'idée abstraite d'égalité, largement déclinée au masculin au cours de l'histoire »³.

Le domaine qui nous intéresse est le monde de l'édition, c'est-à-dire l'industrie du commerce du livre. Dans ce mémoire nous nous intéresserons à la fois aux éditrices, directrices de collection et aux auteures.

Question de départ

¹ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 275-296, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

² Christine Bard, *Les femmes dans la société française*, p. 12, Armand Colin, collection U Histoire, 2001, 285p.

³ In <http://clio.revues.org/document1370.html>, *Clio*, numéro 20/2004, *Armées*.

Mettre en perspective l'édition et les femmes dans la France des années 1970 pose la question de la manière dont les revendications féministes envahissent peu à peu le monde de l'édition. Cela amène aussi à se questionner sur les raisons qui font que l'édition devient un instrument de la lutte des femmes pour leur reconnaissance dans la sphère publique.

L'édition française est en effet un terrain qui se prête tout particulièrement à cette question, celle de la place du livre comme objet de lutte, comme moyen de dénoncer, de témoigner. Autrement dit, « l'objet livre est un acte politique en même temps qu'un objet de culture »⁴. Cette tradition se retrouve déjà en France, chez les Editions de Minuit, maison d'édition « résistante » fondée clandestinement en 1941 et qui, après la guerre, se fit une place de choix dans le paysage éditorial français.

Plus les mouvements féministes prennent de l'ampleur plus les écrits de femmes, militantes pour la grande majorité, dénonçant l'oppression des femmes se multiplient. Cependant, ils se heurtent à un manque de réceptivité de la part des éditeurs.

L'idée est de voir comment certaines femmes, dans la lignée des revendications féministes des années 1970, ont cherché à lier activité éditoriale et activité militante, à inscrire l'activité éditoriale dans un champ féminin/féministe pour diffuser librement et sans tabou leurs revendications.

L'idée est donc de créer une place dans l'édition française qui n'existe pas pour les femmes, jusque là largement exclues du monde de l'édition. Monde qui reste un lieu où s'exerce la domination masculine, « qui conduit les femmes à s'exclure elles mêmes de l'agora »⁵

A la question « Comment lutter ? », la réponse d'une partie des membres du mouvement féministe est donc de s'emparer du champ littéraire pour créer des lieux de parole administrés par les femmes, pour les femmes.

Problématique

J'ai choisi d'étudier ce sujet à travers l'angle du champ littéraire au sens où l'entend Pierre Bourdieu. « Le champ littéraire est un champ de forces agissant sur tous ceux qui y entrent, et de manière différentielle selon la position qu'ils y occupent (soit, pour prendre des points très éloignés, celle d'auteur de pièces à succès ou celle d'un poète d'avant-garde), en même temps qu'un champ de luttes de concurrence qui tendent à conserver ou transformer ce champ de force »⁶. C'est cette idée de « champ de force » qui m'intéresse pour étudier la place des femmes dans le champ littéraire des années 1970 : la manière dont une branche du mouvement féministe cherche à imposer une nouvelle approche de la création des femmes en s'intégrant à ce « champ de luttes de concurrence ».

Il s'agit de mettre en avant les « règles du jeu » de ce champ. Règles implicites mais intériorisées par tous les acteurs qui entendent évoluer dans ce champ : l'étanchéité de ce

⁴ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

⁵ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.

⁶ « Le champ littéraire », Pierre Bourdieu, p. 4-6 in *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 89

champ à la création féminine parfois d'avant-garde, à une création qui revendique la liberté des femmes.

Face à l'étanchéité de champ envers les femmes, l'idée est d'analyser sa percée et pour reprendre les termes d'Isabelle Boisclair⁷, montrer en quoi l'édition féministe est une tentative -réussie ?- « d'ouverture du champ ».

Hypothèses

Trois hypothèses structureront le mémoire en trois grandes parties.

La première partie cherchera à montrer la place marginale qu'occupent les femmes dans le champ éditorial dans les années 1960-1970. Tandis que les réformes cherchent à instaurer une égalité de droit entre hommes et femmes, l'égalité de fait est loin d'être atteinte, remise en question par les représentations de la société vis-à-vis de la place des femmes.

De plus, le monde de l'édition connaît dans les années 1970 une vague de restructurations et d'industrialisation. On assiste à ce que Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin appellent « le triomphe du quantitatif »⁸. Il s'agit donc d'étudier cette double étanchéité du champ littéraire : envers les femmes créatrices et éditrices et envers des textes militants, provocateurs ou complexes qui ne satisfont pas les critères de rendements imposés par le Quatrième Plan de l'édition française⁹.

De cela naît la volonté d'une partie des féministes d'intégrer la publication des écrits de femmes dans la lutte pour la libération de la femme. Il s'agit alors de créer un lieu où les femmes puissent s'exprimer en toute liberté, sans contraintes commerciales ni tabous, une maison gérée par des femmes, pour des femmes, les Editions *des femmes*.

La deuxième partie s'intéresse ainsi à l'étude des Editions *des femmes* pour montrer en quoi la création de cette maison en 1972 marque une percée symbolique du champ littéraire par les femmes.

Des femmes est une maison d'édition ouvertement militante. Son but est de publier en priorité les femmes car elles sont « un peuple sans écriture »¹⁰. Le but est ainsi de créer une maison militante gérée par des femmes pour en faire un lieu de parole protégé de la violence symbolique de la domination masculine.

Mais la particularité de cette maison et l'intérêt de son étude sont que, loin de rester une maison militante mais marginale, elle réussit durant la décennie 1970 à s'imposer comme une maison d'édition de taille moyenne et de qualité. *Des femmes* est reconnue dans le champ éditorial français bien que cette reconnaissance ne fasse pas l'unanimité.

⁷ « Edition féministe, édition spécialisée : ouvrir le champ. », Isabelle Boisclair, p. 496-503, in *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du 18ème Siècle à l'an 2000*, sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, L'Harmattan-les PU Laval, 2001, 597p.

⁸ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁹ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

¹⁰ Conférence de presse au Lutétia des Editions *des femmes*, avril 1974, pour la parution des trois premiers livres de la maison.

Cela permet de donner progressivement de la valeur et de la visibilité aux auteures qui se réclament du féminisme.

Ayant été créée par le groupe Psych&Po, mené par Antoinette Fouque, la maison s'attache également à promouvoir le concept de « l'écriture féminine » illustré par une des auteures phares des Editions des femmes, Hélène Cixous. La maison se pose ainsi comme une maison d'avant-garde littéraire, avant-garde qui va de pair avec l'élitisme de la maison et qui lui a souvent été reproché. Il s'agira donc de s'intéresser à cet élitisme qui se manifeste dans le recrutement social des auteures et des collaboratrices. Cela permet de voir que si la violence symbolique des hommes n'y sévit pas, celle liée à un inégal partage du capital social et culturel reste réelle. C'est ainsi que la maison, est progressivement concurrencée par la multiplication des collections « femmes » dans les grandes maisons d'édition à partir du milieu des années 1970.

La troisième partie, étudie les collections « femmes » qui se multiplient, peut-on dire dans la lignée des Editions *des femmes*. En effet, pas moins de treize collections femmes sont créées durant la seconde moitié des années 1970 (on ne compte pas ici la collection « Femme » créée en 1964 par Colette Audry chez Denoël).

L'étude est ici délicate et les hypothèses divergent souvent sur ce point. Faut-il y voir une récupération commerciale ou la preuve que les femmes sont enfin reconnues dans le champ littéraire ? Entre ces deux extrêmes, la troisième partie tentera d'apporter un bilan nuancé.

En effet, la reprise par les grandes maisons d'un mouvement culturel qui devient progressivement un véritable phénomène de société semble inévitable. Ces collections sont toutes dirigées par des femmes, et chacune affirme donner une place réelle à la publication de la lutte des femmes. La collection « Questions de femmes » fondée par les Presses de la Renaissance en 1978 s'intéresse à la « situation de la femme dans la société d'aujourd'hui »¹¹. La collection « Elles-mêmes » créée chez Stock et sur laquelle nous reviendrons plus particulièrement dans le corps du mémoire entend être « Une collection où n'écrivent que des femmes, où les femmes peuvent dire moi, je, se décrire telles qu'elles sont, être elles mêmes. Des récits autobiographiques, des documents qui sont le reflet multiple et spontané de l'univers des femmes des femmes d'aujourd'hui. Bref, du vécu au féminin pluriel »¹².

Dans cette partie il s'agira donc également de questionner l'impact de ces collections qui peuvent être vues comme des « ghettos » limitant la création féminine à la publication d'écrits féministes. Elles peuvent également être considérées comme un moyen de dépasser l'élitisme des Editions *des femmes* et toucher ainsi un public plus large avec des propos moins virulents mais peut-être plus policés.

Entretiens

Dans le choix des personnes à interroger, j'ai ciblé en priorité les personnes qui avaient participé de près ou de loin à ce mouvement au sein de l'édition dans les années 1970. Le but était de recueillir le témoignage de femmes contemporaines de ce mouvement.

¹¹ « Les livres sur la condition des femmes », *Le Bulletin du livre*, Marianne Grangé, N° 378 25/5/1979

¹² Ibid

Trouver des personnes acceptant de me recevoir n'a pas été trop difficile. La majorité de ces personnes étant des militantes féministes ou d'anciennes militantes, elles ont accepté avec plaisir de me faire part de leurs expériences. Le but de ces entretiens était de rencontrer différentes personnes du monde de l'édition et du milieu féministe de l'époque, pour avoir un panel le plus complet possible. Ces entretiens ont donc ciblé les directrices de collection « femmes », des auteures qui ont participé de près ou de loin à ce mouvement et qui ont écrit à cette époque, des membres de maisons d'éditions féministes ou non, des personnes ayant évolué dans le monde de l'édition à cette époque.

Delphine Naudier qui est chargé de recherches au CNRS, dont la thèse de doctorat portait sur « La cause littéraire des femmes. Modes d'accès et de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1988) » est un entretien particulier puisqu'il s'agissait d'interroger une spécialiste de la place des femmes dans le champ littéraire. Cet entretien s'est d'ailleurs révélé très intéressant puisqu'au cours de ses recherches, Delphine Naudier a rencontré de nombreuses auteures qui avaient évolué aux Editions *des femmes*.

Ces entretiens permettaient donc de recueillir le témoignage de contemporaines du mouvement féministe. La difficulté a alors été de réussir à faire la part des choses face à des témoignages passionnants mais militants et véhiculant donc une certaine vision de l'incidence du mouvement féministe sur la place des femmes dans l'édition française.

Monique Houssin, écrivaine	Entretien le 30/11/2007 Durée : 40 minutes	Cet entretien avait pour but d'avoir un premier contact avec une ancienne militante féministe qui est également une écrivaine.
Delphine Naudier, chargée de recherches au CNRS	Entretien le 20/02/2007 Durée : 50 minutes	Delphine Naudier est une spécialiste des rapports sociaux de genre dans le champ culturel. Après avoir lu certains de ses articles, il m'a paru intéressant d'avoir un entretien avec elle pour approfondir certains points
Christiane Baroche, nouvelliste et romancière	Entretien le 22/02/2007 Durée : 50 minutes	Sur les conseils de Mme Houssin, l'entretien avec Mme Baroche m'a permis de rencontrer une auteure qui avait commencé à être publiée dans les années 1970 et qui connaissait bien le monde de l'édition des années 1970.
Claude Daillencourt et Jacqueline Demornex, directrices des collections « Femmes » de Stock	Entretien le 26/02/2007 Durée : 55 minutes	Cet entretien permettait d'avoir un témoignage très intéressant du travail effectué au sein des collections « femmes » des grandes maisons, d'avoir une approche plus vivante.

Partie 1 : La place des femmes dans le champ littéraire français des années 1970, une place marginale.

Dans cette partie nous tenterons de cerner la place des femmes dans le champ littéraire français et de mettre en évidence le cloisonnement qui retransmet les femmes éditrices ou écrivaines dans une situation d'infériorité par rapport à leurs collègues masculins.

Dans un premier temps, il est nécessaire de s'attarder sur la place qui est accordée aux femmes, en général, dans la société française des années 1970 (1). La réalité du champ littéraire s'inscrit dans une réalité globale, imprégnée par une représentation traditionnelle des femmes malgré les avancées en terme d'égalité de droit. On retrouve ces lois qui régissent les rapports sociaux de sexes dans le champ culturel et littéraire (2). Il y est difficile pour les femmes de se faire reconnaître en tant que créatrices, le monopole de la création étant censé être détenu par les hommes. La difficulté est d'autant plus grande qu'elle se joue à deux niveaux. D'une part le travail de création des femmes est moins reconnu que celui des hommes. D'autre part les pouvoirs de décision et de publication restent majoritairement aux mains des hommes et peu de femmes ont accès aux hautes sphères de l'édition.

Pour comprendre la place des femmes dans le champ littéraire, il est également nécessaire de s'attarder sur le monde de l'édition des années 1970 afin de voir en quoi les mutations qu'il connaît expliquent le peu de place accordée aux écrits féminins, surtout lorsqu'ils dénoncent l'ordre établi (3). En effet la représentation de la femme est un élément central. Cependant la réalité du monde de l'édition des années 1970 aide à comprendre la difficulté pour des écrits engagés dénonçant cette vision de la femme, d'être publiés. Tous ces éléments permettent de comprendre pourquoi le mouvement féministe va progressivement inscrire la « conquête » du champ littéraire dans son combat. Le véritable enjeu est de donner aux femmes la possibilité de s'exprimer, d'exister en temps que créatrices (4).

1/ La condition de la femme dans les années 1960-1970 : une égalité de droit mais non de faits.

Depuis l'ordonnance du 21 avril 1944 accordant le droit de vote aux femmes, des étapes ont été progressivement franchies pour tenter de donner aux femmes une meilleure place dans la société française. Cependant, les progrès en matière de législation se heurtent au poids des représentations. La vision traditionnelle qui sépare la « sphère publique », celle des hommes de la « sphère privée », celle des femmes imprègne les mentalités. Cette séparation des rôles implique également une hiérarchisation des valeurs qui privilégie le masculin.

1.1 L'inégalité hommes/femmes dans le monde du travail

La situation de la femme dans les années 1960-1970 est des plus ambiguës. Comme le note Maïté Albistur et Daniel Armogathe, « la femme a enfin conquis son entière autonomie, mais [...] on est amené à constater un profond divorce entre le droit de principe reconnu aux femmes et la situation concrète qu'elles vivent »¹³.

Des lois sont en effet progressivement mises en place pour tenter d'améliorer les conditions d'accès des femmes à l'emploi comme à l'éducation : la loi du 13 juillet 1965 modifie les régimes matrimoniaux et autorise ainsi les femmes à exercer une activité professionnelle sans le consentement de leur mari. Elle leur permet également de percevoir une allocation chômage. Dans un autre domaine, est créée en 1956 la « Maternité heureuse », qui deviendra par la suite le Mouvement français pour le planning familial en 1960. Ce mouvement cherche à influencer sur les mentalités pour permettre aux femmes d'avoir librement accès aux moyens de contraception. Ces deux faits montrent les étapes qui sont progressivement franchies pour tenter d'affirmer l'autonomie de la femme en lui permettant notamment d'accéder au monde du travail. La loi de 1965 est importante en cela : elle permet à la femme de s'affranchir de la tutelle de son mari. Son accès au monde du travail n'est ainsi plus restreint par la loi. Mais si la restriction officielle a disparu, il est illusoire de croire que cette loi s'accompagne dans les faits d'un accès massif des femmes au monde du travail et encore moins aux postes à responsabilité.

L'accès des femmes au travail, même s'il se développe, n'est pas équivalent à celui des hommes : en 1954, les femmes représentent 34,7% de la population active ; en 1973, le progrès est mince malgré la loi de 1965 puisqu'elles représentent toujours 38% de la population active¹⁴. Un écart tendant à se resserrer persiste. L'inégalité ressort encore plus que l'on s'intéresse au partage des responsabilités, au statut et à la place des femmes qui exercent une activité professionnelle. Lorsque les femmes ont accès au marché du travail, elles sont cantonnées dans des tâches subalternes. Les postes à responsabilité et de décision restent majoritairement aux mains des hommes. Le constat est simple, comme le notent Maïté Albistur et Daniel Armogathe : « A bien des égards, les conditions de travail pour les femmes sont les mêmes qu'il y a cinquante ans, postes subalternes, tâches répétitives et monotones, salaires inférieurs »¹⁵. Il existe une « pyramide des sexes » : « Pour savoir à quel étage on se trouve, dans quelque profession que ce soit, il faut et il suffit de demander quelle proportion de femme il y a sur le palier [...] déclassé veut dire féminisation, sur classement veut dire masculinité »¹⁶. Ainsi, plus on s'élève dans la hiérarchie, plus le nombre de femmes décroît voire devient nul : en 1968, le nombre de femmes employées dans les entreprises privées atteint 60% des effectifs. Inversement, elles représentent 6% des contremaîtres, 3% des ingénieurs et seulement 1% des cadres. Le constat dans l'enseignement est le même : le décalage entre l'enseignement primaire et supérieur est parlant. Malgré la loi du 10 octobre 1956 qui stipule « qu'aucune distinction ne peut être faite entre les deux sexes pour le recrutement aux emplois d'Etat », les femmes représentent en 1974, environ 75% du corps enseignant dans le primaire, environ la moitié

¹³ *Histoire du féminisme français, du Moyen Age à nos jours*, Maïté Albistur et Daniel Armogathe, p. 438, Editions des femmes, 1977, 508 p.

¹⁴ *Histoire du féminisme français, du Moyen Age à nos jours*, Maïté Albistur et Daniel Armogathe, p.440, Editions des femmes, 1977, 508 p.

¹⁵ Ibid, p. 441

¹⁶ *Le pouvoir intellectuel en France*, Régis Debray, p. 196, Editions Ramsay, 1979, 280 p.

dans le secondaire et leur nombre décroît de manière significative lorsque l'on atteint l'enseignement supérieur¹⁷.

On assiste clairement à une disqualification du travail féminin. Cette disqualification naît d'une part de la persistance de la vision traditionnelle qui cloisonne les femmes dans la sphère privée et qui d'autre part, valorise le masculin au détriment du féminin.

1.2 Division sexuelle de l'espace, division sexuelle du travail

Pour comprendre ce phénomène, il est nécessaire de s'attarder sur les concepts que Pierre Bourdieu développe dans *La Domination masculine*.

Dans le premier chapitre, il y dresse un « schéma synoptique des oppositions pertinentes »¹⁸, schéma qui met en évidence l'existence de deux espaces, l'un réservé aux hommes, l'autre réservé aux femmes. Le « dedans », le domaine privé est celui des femmes, c'est le foyer, où la femme s'inscrit en tant que mère et épouse, en tant que gardienne traditionnelle du foyer et des enfants. Le « dehors » ou le domaine public est celui des hommes, c'est « l'assemblée », la sphère « officielle » par opposition à la sphère « officieuse », celle des femmes¹⁹. Cette division de l'espace a été élaboré à partir de l'observation de la population kabyle mais peut être aisément adoptée pour l'étude de la société française dans les années 1960-1970, car Pierre Bourdieu traite le cas des Kabyles « comme une sorte d' « image agrandie » du monde : la cosmologie phallo narcissique dont ils donnent une manifestation publique et collective hante nos inconscients. »²⁰

En effet, comme le note Pierre Bourdieu, « L'ordre social fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé : c'est la division sexuelle du travail [...], c'est la structure de l'espace [...] ; c'est la structure du temps »²¹. C'est cette notion de division sexuelle du travail qui nous intéresse tout particulièrement. En effet, dans le partage des tâches entre hommes et femmes dans le monde du travail, on retrouve cette division qui oppose la mère, gardienne du foyer à l'homme, qui possède la légitimité. Malgré la croissance de l'activité féminine, celle-ci se retrouve cantonnée à des tâches subalternes, qui ne requièrent pas de pouvoirs de décision et/ou une grande autonomie. Comme si la femme en dehors du foyer où elle exerce son autorité en tant que gardienne de ce foyer ne pouvait exercer une quelconque autorité dans le monde du travail, appartenant à la sphère « officielle », celle des hommes. On confond le « féminin avec le maternel »²².

Cette vision continue à imprégner les mentalités dans les années 1970 : « La pérennité des inégalités entre les sexes [...] se retrouve dans le maintien des femmes dans des

¹⁷ *Histoire du féminisme français, du Moyen Age à nos jours*, Maïté Albistur et Daniel Armogathe, p.442, Editions des femmes, 1977, 508 p.

¹⁸ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, p. 24, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.

¹⁹ Idem

²⁰ *La violence symbolique*, p. 146 in *Réponses*, Pierre Bourdieu avec Loïc J.D Wacquant, Seuil, 1992, 267 p.

²¹ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, p. 22, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.

²² *Pouvoir(s)*, Michèle Riot-Sacey, p. 168, in *Dictionnaire critique du féminisme*, coordonné par Hélène Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier, PUF, 2004, 2^{ème} édition augmentée, 315 p

emplois répétitifs, peu rémunérés et sans perspective de carrière »²³. Cette inégalité dans le monde du travail prend sa source dans la vision traditionaliste qui persiste et qui assigne aux femmes les rôles d'épouses et de mères comme étant leur rôle « naturel ». Cette vision s'accompagne d'une reconnaissance implicite de la supériorité voire de l'universalité du « masculin » par rapport au féminin ».

1.3 « La masculinité comme noblesse »²⁴

Dans le second chapitre de *La Domination masculine*, Pierre Bourdieu met en évidence le fait que malgré les changements qui peuvent subvenir dans l'optique d'une harmonisation des inégalités hommes/femmes, « les tâches que les changements technologiques ont radicalement redistribuées entre les hommes et les femmes seront arbitrairement recomposées de manière à appauvrir le travail féminin tout en maintenant décisoirement la valeur supérieure du travail masculin »²⁵. L'autorité ayant été intériorisée comme une valeur masculine par les hommes comme les femmes, le marché du travail continue à reléguer les femmes dans des tâches subalternes, éloignées des postes de décision. Comme il est noté plus haut, les femmes représentent en 1968, 60% des employés et seulement 1% des cadres dans les entreprises privées. Cette dévalorisation du travail féminin s'inscrit bien dans une vision intériorisée par les différents acteurs qui sous entend que « déclassement veut dire féminisation, sur classement veut dire masculinité »²⁶.

Qui plus est, il n'y a pas uniquement une supériorité du « masculin » sur le féminin. L'universalité appartient au masculin, ce qui a de la valeur, ce qui fait autorité est masculin. Cette vision imprègne la société française des années 1970, puisque le pouvoir de décision ou le pouvoir en général est aux mains des hommes. Ce sont les hommes qui détiennent la légitimité symbolique propre à l'universel. Comme le note Pierre Bourdieu, « La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision andocentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer. »²⁷. Cette force est d'autant plus grande qu'elle est acceptée par les femmes qui reconnaissent d'une part l'universalité du masculin et d'autre part, s'excluent elles mêmes des postes de décision. Le monde du travail est ainsi un lieu où s'exerce durablement la « violence symbolique », « forme de violence qui s'exerce sur un agent social avec sa complicité »²⁸. Les femmes qui exercent une activité professionnelle sont ici les complices de la domination qu'elles subissent.

Là réside la force de la domination masculine qui s'exerce dans les différentes sphères de la société française des années 1970 et se retrouve particulièrement dans le monde du travail : « Le propre des dominants est d'être en mesure de faire reconnaître leur manière d'être particulière comme universelle. La définition de l'excellence est, en toute matière, chargée d'implications masculines qui ont la particularité de ne pas apparaître comme telles. La définition d'un poste, surtout d'autorité, inclut toutes sortes de capacités et d'aptitudes

²³ *Histoire du travail des femmes*, Françoise Battagliola, p. 79, La Découverte, collection Repères, 2000, 122 p.

²⁴ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, p. 81, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.

²⁵ Ibid, p. 87

²⁶ *Le pouvoir intellectuel en France*, Régis Debray, p. 194, Editions Ramsay, 1979, 280 p.

²⁷ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, p. 22, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.

²⁸ « La violence symbolique », Pierre Bourdieu avec Loïc J.D Wacquant, p 142, in *Réponses*, Seuil, 1992, 267p.

sexuellement connotées »²⁹. La performance, l'excellence sont des valeurs reconnues comme étant le propre des hommes. Malgré les progrès de la législation du travail pour donner aux femmes une meilleure place, le poids des mentalités ne peut empêcher une division sexuelle du travail qui reconnaît aux hommes les facultés propres à en faire des décideurs.

Ainsi malgré les tentatives pour donner aux femmes une meilleure place dans la société, l'égalité de droit ne suffit pas à l'existence d'une égalité de faits. Alors que le travail est un des facteurs essentiels pour assurer aux femmes leur indépendance, l'accès à ce monde est limitée aux tâches subalternes. Le pouvoir de décision appartient aux hommes à qui l'on reconnaît les valeurs nécessaires d'excellence qui les légitime dans ce rôle. Le constat de ce phénomène permet d'expliquer pourquoi le champ culturel reste largement fermé aux femmes, lesquelles, quand elles y sont acceptées, sont cantonnées dans des domaines reconnus comme « féminin ». L'excellence et l'universel étant masculins, la création littéraire reste un domaine qui est l'apanage des hommes.

2/ La non reconnaissance de la création féminine.

Cette marginalisation, dont sont victimes les femmes qui évoluent dans le champ littéraire, qu'elles soient écrivaines, éditrices ou directrices de collection est quasi institutionnelle. Cette non reconnaissance de la création féminine existe car le champ littéraire obéit aux règles qui régissent implicitement la société française. La création des hommes est privilégiée car c'est aux hommes que l'on reconnaît le pouvoir de dire et créer l'universel, c'est-à-dire ce qui est considéré comme la norme. De plus, dans les maisons d'éditions, ce sont les hommes qui possèdent majoritairement le pouvoir de décision et de publication.

2.1 La marginalisation institutionnelle de la création féminine

La marginalisation de la création féminine se retrouve de manière assez systématique dans le champ littéraire. Par marginalisation « institutionnelle », j'entends celle officialisée par les institutions qui contribuent à la reconnaissance de la création littéraire. J'ai choisi de m'intéresser plus particulièrement à la reconnaissance ou plutôt à la non reconnaissance de la création féminine par les principaux prix littéraires : le Goncourt, le Renaudot, l'Interallié, le Médicis ainsi que le grand prix de l'Académie Française. L'observation de la répartition sexuée des prix est très intéressante et montre la faible prise en compte du travail de création des femmes.

J'ai porté mon observation sur la période 1960-1975. Cette observation peut être rendue par le tableau suivant :

Prix Répartition	Goncourt	Renadot	Interallié	Médicis	Académie Française
Hommes	15	14	14	12	15
Femmes	1	2	3	4	0
Total	16	16	17	16	15

²⁹ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, p. 89, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.

Les différents totaux sont dus au fait qu'en 1975, l'Académie Française n'ait pas décerné de prix et qu'en 1960 le prix Interallié ait été attribué à deux écrivains.

Les femmes primées sont, **pour le Goncourt**, Anna Langfus en 1962 pour *Les rêves de sable* chez Gallimard. **Pour le Renaudot**, Simone Jacquemart pour *Le veilleur de nuit* en 1962 au Seuil et Suzanne Prou pour *La Terrasse des Bernardini* en 1973 chez Calmann-Lévy. **Pour l'Interallié**, Massip pour *La Bête quaternaire* en 1963 chez Gallimard, Yvonne Baby pour *Oui, l'espoir* en 1967 chez Grasset et Christine de Rivoyre pour *Le petit matin* en 1968 chez Grasset. **Pour le Médicis**, Colette Audry pour *Derrière la baignoire* en 1963, Monique Wittig pour *L'opoponax* en 1964, Marie-Claire Blais pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en 1966 et Hélène Cixous pour *Dedans* en 1969. Il est intéressant de noter que le Médicis a récompensé trois actrices majeures du mouvement féministe et plus encore de la création dite féministe : Colette Audry a créé la première collection « Femmes » chez Denoël en 1964, Monique Wittig est une membre du groupe Psych&Po qui a créé les Editions *des femmes* et une théoricienne dont l'œuvre a marqué le féminisme des années 1970. Hélène Cixous quant à elle, s'est affirmée comme une des auteures phares des Editions *des femmes* ³⁰.

Le champ littéraire possède de multiples institutions : académies, prix littéraires, salons, cercles. Le prix semble être une des institutions les plus importantes car le prix littéraire « rend visible un ouvrage et lui attribue une valeur »³¹. Il place l'écrivain « dans une sphère où le sacré joue son rôle »³². Or les femmes semblent exclues de ce processus de reconnaissance du talent : leur création n'est pas reconnue en tant que telle comme le montrent les chiffres répertoriés dans le tableau. Cette exclusion se retrouve dans les académies, notamment à l'Académie française où, il n'y a pas de femmes avant 1980 : « L'immortalité est l'apanage des mâles mais pas des femmes à l'Académie Française »³³. Cette exclusion prend sa source dans les représentations qui imprègnent le champ littéraire comme l'ensemble de la société française.

Ces représentations impliquent d'une part, une dévalorisation de la création féminine et d'autre part, la reconnaissance du pouvoir de « dire-représenter-proposer-décider »³⁴ comme étant l'apanage des hommes.

2.2 Création légitime, création masculine

L'idée que le talent est neutre reste répandue. Cette vision du fonctionnement de la vie littéraire sous-entend qu'une femme a autant de chance d'être publiée qu'un homme à partir du moment où elle fait preuve de talent. C'est cette vision que partage Christiane Baroche, qui a publié son premier recueil de nouvelles en 1975 chez Grasset, *Les feux du large*. Ayant été lectrice chez Grasset à partir de 1972 elle reconnaît qu'« il y avait encore relativement peu de femmes publiées », mais que les femmes se mettant progressivement à l'écriture

³⁰ Ce tableau a été construit à partir des données fournies par les différents sites Internet des prix littéraires.

³¹ <http://www.culturactif.ch/vieculturelle/prix.htm>

³² Ibid

³³ *Le pouvoir intellectuel en France*, Régis Debray, p. 194, Editions Ramsay, 1979, 280 p.

³⁴ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 281, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

pouvaient être publiées à partir du moment où leur travail était bon³⁵. Il y a une part de vrai dans cette vision mais qui ne suffit pas à expliquer l'inégalité hommes/femmes qui se retrouve dans le champ littéraire.

En effet, Cette inégalité existe et comme le note Régis Debray, « un siècle après George Sand [...], une femme auteur a mille occasions par an de constater qu'elle est [...] moins respectée dans son milieu qu'un homme »³⁶. Le recensement de l'INSEE datant de 1975 illustre cette idée. Lorsque l'on s'intéresse à la catégorie « hommes de lettres » - la terminologie est d'ailleurs intéressante puisqu'elle assimile en une seule catégorie femmes et hommes de lettres et montre que le masculin fait figure d'universel – on ne recense que 800 femmes pour 2760 hommes. Cependant, il faut se méfier des chiffres qui varient en fonction du référent que l'on prend et qui tendent alors à relativiser l'exclusion des femmes de la sphère littéraire. Ainsi, selon Delphine Naudier, lorsque l'on s'intéresse à la rubrique « roman » des catalogues des maisons d'éditions pour la période 1945-1950, on trouve entre 30 et 40% de femmes³⁷.

Cependant il existe une violence symbolique qui dévalorise les auteures. Moins présentes, elles sont moins visibles parce que moins reconnues³⁸ : « les œuvres de femmes de la première moitié du xx^e siècle s'avèrent souvent [...] en marge d'une production masculine affiliée aux mouvements et écoles. »³⁹. Cette visibilité manque en effet aux femmes écrivains par rapport à leurs collègues masculins. Il existe des exceptions comme Simone de Beauvoir, Marguerite Duras par exemple, mais ces auteures appartiennent justement aux exceptions dans un champ largement dominé par la création des hommes.

Cette violence symbolique qui préside à l'entrée des femmes dans le champ littéraire s'explique donc par le fait que les femmes ne sont toujours pas légitime dans ce champ. Comme nous l'avons déjà dit, la masculinité s'affirme « comme noblesse » et les hommes sont vus dans la société en général et plus encore dans le champ artistique comme « les maîtres du vrai, du juste, du beau »⁴⁰. L'universel est masculin, la légitimité est masculine (cf 1.3) et cette représentation est largement intériorisée par la société française des années 1960-1970. L'inégalité des rapports entre sexes se retrouvent jusque dans le champ littéraire puisque l'éducation a tendance à confirmer « les garçons comme seuls héritiers légitimes et futurs détenteurs de la créativité culturelle ; en revanche, elle enlève aux filles toute position légitime d'énonciation. [...] Leur rôle est d'aider à la reproduction de ce système culturel. On les veut lectrices, pédagogues ou attachées de presse, plutôt qu'écrivaines, chercheuses ou éditrices »⁴¹. On se retrouve face à un paradoxe qui veut que « la culture en général se décline au féminin » mais « dont les hautes sphères sont nettement masculines »⁴².

³⁵ Entretien avec Christiane Baroche, 22/02/2007

³⁶ *Le pouvoir intellectuel en France*, Régis Debray, p. 193 Editions Ramsay, 1979, 280 p.

³⁷ Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

³⁸ *Ecrire au féminin ?*, Audrey Lasserre in article en ligne, <http://www.cndp.fr/RevueTDC/848-65956.htm>

³⁹ Ibid

⁴⁰ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 281, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

⁴¹ Ibid, p. 291

⁴² *Le pouvoir intellectuel en France*, Régis Debray, p. 195 Editions Ramsay, 1979, 280 p.

Le manque de légitimité des femmes dans le champ littéraire ne se limite pas à la création littéraire. Elle se retrouve également au sein des maisons d'éditions où le pouvoir de publication est aux mains des hommes, participant à une double exclusion des femmes du champ littéraire, en tant qu'auteures mais aussi en tant qu'éditrices.

2.3 Le pouvoir de « dire-représenter-proposer-décider »

Le monde de l'édition reste dans les années 1970 un « entre hommes »⁴³ où il est difficile pour une femme de se faire une place. La « pyramide des sexes » qui affirme la légitimité de la création masculine, se retrouve dans la hiérarchie du monde éditorial puisque « les hommes s'arrogent en droit la production et le contrôle de la culture »⁴⁴. On retrouve, que ce soit dans le champ de la création ou dans le champ de la publication, la même représentation, la même discrimination sexuelle qui pose les hommes comme seuls véritables détenteurs et acteurs de la culture légitime.

On retrouve la distinction sphère publique/privée qui cantonne les femmes dans la sphère privée, leurs attribuant de fait « l'éducation des enfants, les arts d'intérieurs pratiqués en amateur, la tenue de salons » tandis que les hommes détiennent « le pouvoir de gouverner, de nommer, de classer, d'exposer et de devenir des professionnels de l'art. »⁴⁵. Certes, hommes et femmes peuvent accéder au champ littéraire. Les progrès de la mixité de l'éducation permettent en effet aux femmes d'être évaluées sur les mêmes critères que leurs collègues masculins. Mais à diplômes, formation, relations équivalentes, le partage sexué de l'espace cantonne les femmes dans l'amateurisme tandis que les hommes accèdent aux sphères de décision. Ainsi, au recensement de l'INSEE de 1975, pour la catégorie « éditeurs ou libraires éditeurs » on recensait 500 femmes pour 1100 hommes. Ce sont les hommes qui détiennent globalement le pouvoir de consécration et de publication.

Cette représentation le fait que l'on reconnaît plus facilement aux hommes la capacité à être maître du vrai. La domination s'exerce ainsi dans les différentes sphères de la société assignant aux hommes « le plus noble, le plus synthétique, le plus théorique, et aux femmes, le plus analytique, le plus pratique, le moins prestigieux. »⁴⁶. Cette idée selon laquelle le vrai, la noblesse, le pouvoir appartient et est le fait des hommes ne peut qu'avoir des conséquences sur la répartition sexuée des tâches dans le champ éditorial français, champ où ces trois aspects sont intimement liés. En effet, dans la tradition française, la fonction d'éditeur induit de publier des livres, autrement dit du savoir, de la connaissance, des représentations. L'éditeur a une influence directe sur la société, sur ses représentations. Jules Ferry disait que « celui qui est maître du livre est maître de l'éducation ».

Ainsi les représentations intériorisées se retrouvent dans le champ littéraire où les femmes, tant en tant que créatrices, qu'éditrices sont exclues. La division sexuée du travail reconnaît aux hommes le pouvoir de dire l'universel et le pouvoir en général. Pour comprendre le champ littéraire des années 1970 et la raison de l'exclusion des femmes de ce champ il est nécessaire de resserrer notre étude à celle du monde de l'édition dans

⁴³ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 281, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

⁴⁴ Ibid

⁴⁵ « Création artistique et littéraire », Delphine Naudier et Hyacinthe Ravet, p. 415, in *Femmes, genre et sociétés, l'état des savoirs*, sous la direction de Margaret Maruani, La Découverte, 2005, 480 p.,

⁴⁶ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, p. 125, Seuil, Collection Point Essais, 1998, 177p.

son ensemble. Car si les représentations qui imprègnent la société française permettent d'expliquer la raison de l'exclusion des femmes de ce champ, l'étude du contexte éditorial des années 1970 permet de mieux comprendre les raisons de cette exclusion.

3/ Le champ éditorial français des années 1970 : entre industrialisation et résistance des petits éditeurs

La décennie 1970 est une décennie marquée par la restructuration du champ éditorial. Le Quatrième Plan amorce la concentration des principales maisons, créant les grands groupes éditoriaux qui vont dominer le marché à partir du milieu des années 1970. Cette concentration, comme nous le verrons s'accompagne d'une logique de rendement qui annonce le triomphe du quantitatif et explique la difficulté que peuvent avoir des auteures à être publiées. Cette logique exclue les textes jugés trop militant, ne répondant pas à la norme commerciale. D'autre part, face à ce processus, on assiste à ce que Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boint ont appelé « le Printemps des éditeurs », réaction au phénomène de concentration et qui est ainsi propice à la création de lieux de paroles permettant aux femmes d'échapper à la domination masculine qui s'exerce dans le champ littéraire.

3.1 Le Quatrième Plan et ses conséquences pour l'édition française

En 1970, le sous comité de l'édition que Quatrième Plan décrétait que l'édition, « industrie de service porteuse, devait se préparer à couvrir tous les marchés de la communication pour répondre à des besoins énormes et multiformes »⁴⁷. Cette décision s'accompagne d'un phénomène de concentration qui dans un premier temps touche la distribution. C'est Hachette, déjà leader français de l'édition qui lance « en force ce processus en 1971 »⁴⁸, cherchant ainsi à contrôler 70% du marché français du livre. Ce processus de concentration s'accompagne d'un processus de modernisation des outils de distribution entraînant par conséquent une augmentation des coûts de commercialisation. L'augmentation des coûts s'accompagne chez la plupart des éditeurs d'une diminution de la prise de risque, « l'équilibre entre auteurs nouveaux et textes nouveaux sera progressivement abandonné pour la réédition des séries et des coups commerciaux. »⁴⁹. On assiste ainsi au triomphe du quantitatif, « les succès commerciaux du passé définissent les lignes éditoriales d'aujourd'hui. » [...] les standards des lignes de produits sont de plus en plus étroits »⁵⁰.

Face à ce constat, on comprend mieux pourquoi les textes militants et féministes ont des difficultés à trouver preneur. La production qui nous intéresse ici est celle d'auteures se réclamant du féminisme ou tout du moins dont les textes suivent une ligne militante. Quand on s'intéresse aux ouvrages qui seront plus tard publiés aux Editions *des femmes*,

⁴⁷ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 15, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁴⁸ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 16, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁴⁹ Ibid, p. 17

⁵⁰ Ibid

comme *Hosto Blues* de Victoria Thérême, livre narrant la journée d'une infirmière en but au mépris des médecins et dénonçant leur exploitation, ou aux titres provoquant comme *O maman, baise moi encore* de Y, le problème de l'exclusion des femmes du champ littéraire ne s'explique pas uniquement par la division sexuée de la création. Le contexte éditorial des années 1970 n'est pas propice aux publications des thèses et textes féministes ou du moins dénonçant l'inégalité dont sont victimes les femmes. Il est cependant nécessaire de relativiser ce constat : des textes militants ou touchant à des sujets encore sensibles comme l'avortement réussissent à être publiés dans les grandes maisons. On peut citer notamment *La partie de plaisir*, publiée par Michèle Perrein en 1971 chez Flammarion où on trouve des scènes d'avortement⁵¹. Il reste cependant peu de place pour ce genre d'ouvrages dans le contexte de « vassalisation de l'édition par la grande distribution » qui « enlève leur chance à nombre de manuscrits spontanés plus originaux »⁵². Dans le mouvement de restructuration des années 1970, l'originalité d'un manuscrit que ce soit dans sa forme, son écriture ou le discours qu'il véhicule a ainsi de plus en plus de mal à trouver preneur. Les auteures qui cherchent à publier des textes dénonçant le statut des femmes dans la société française, touchant à des sujets polémiques ou dont l'écriture ne correspond pas aux standards imposés se retrouvent ainsi hors jeu.

Il existe ainsi une double exclusion : exclusion qui touche les femmes quand elles souhaitent être publiées, les représentations intériorisées par la société française reconnaissant aux hommes la détention de la culture légitime. A un deuxième niveau, on retrouve une exclusion des auteures qui cherchent à dénoncer cet état de faits mais qui se heurtent aux standards, normes commerciales qui influencent le champ éditorial. Face à ce phénomène de modernisation naît un mouvement de réaction de la part de nombreux éditeurs qui cherchent à créer des maisons se démarquant de la ligne des grandes maisons. Ce phénomène, connu sous le nom de « Printemps des éditeurs », permet de mieux appréhender le contexte amenant à la création d'une maison d'édition féministe comme les Editions *des femmes*. Si ce sont l'importance et la virulence du mouvement féministe qui ont conduit à la création de la maison, cette création s'inscrit, selon nous, dans le cadre du « Printemps des éditeurs ».

3.2 Le « Printemps des éditeurs », un cadre pour le développement de l'édition féministe

Le phénomène appelé « Printemps des éditeurs » débute en 1974, se développe jusqu'en 1980 et connaît son apogée en 1976. Il naît de la volonté d'« une nouvelle génération d'éditeurs en résistance à l'édition dominante d'aborder le métier en tentant d'inventer d'autres règles du jeu »⁵³. Ces nouvelles règles du jeu se fixent en opposition avec celles qui règlementent le champ éditorial. Elles ont pour but de relayer le bouillonnement intellectuel de la génération 68 qui a besoin « de la longue distance que constitue livre »⁵⁴ pour s'exprimer, pour relayer les revendications qui voient le jour.

⁵¹ Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

⁵² *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 20, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁵³ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 50, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁵⁴ Ibid

Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin ont recensé la progression de ces maisons d'éditions de taille moyenne, souvent spécialisées dans un domaine précis. Pour la période 1973-1979, les données sont les suivantes⁵⁵ :

Ainsi, au moment où les grands groupes se forment et « diversifient leurs productions par la création de départements spécialisés ou le rachat d'autres éditeurs [...] se multiplient les créations d'entreprises nées d'initiatives individuelles⁵⁶ ». Il est cependant nécessaire de relativiser l'ampleur de ce mouvement, du moins dans son impact sur la production du champ éditorial. En effet la productivité de ces maisons est dans son ensemble relativement faible : 30,9% des entreprises ont publié de 2 à 5 livres et seulement 6,2% avaient plus de 80 titres⁵⁷. On peut d'ailleurs classées les Editions *des femmes* dans cette dernière catégorie de maisons prolifiques, point que nous développerons dans la deuxième partie. Le but ici n'est pas de rentrer dans les détails de ce phénomène, point qui nous éloignerait de notre sujet. Il est cependant nécessaire de mentionner ce phénomène auquel appartient la création des Editions *des femmes*. En effet, cette dernière s'affirme justement en résistance à l'ordre du monde éditorial, « masculin et capitaliste »⁵⁸.

En effet, la création des Editions *des femmes*, au delà du fait qu'elle s'inscrit dans une démarche clairement féministe, participe à ce mouvement dont le but est de chercher à « retrouver l'unité » du métier d'éditeur, d'affirmer un travail éditorial à « dimension humaine » cherchant à investir les « micromarchés qui n'intéressent plus ou pas encore les grands »⁵⁹. En créant une maison ouvertement militante, avec une ligne éditoriale ciblant une certaine catégorie d'auteurs et un certain lectorat, les Editions *des femmes* s'inscrivent dans ce mouvement où la majeure partie des éditeurs « revendiquent leur innovation et leur créativité par rapport aux grands qui n'ont plu le goût ni le temps de chercher d'imaginer découvrir et créer⁶⁰ ». Notons cependant que dans ce phénomène de résistance à la concentration éditoriale, la place des femmes est encore relativement précaire. En effet, 83% de ces nouveaux éditeurs sont des hommes et on ne compte que 17% de femmes⁶¹, chiffre qui montre que quelque soit la dynamique du champ éditorial, le pouvoir de décision, les responsabilités sont majoritairement aux mains des hommes.

Malgré ce constat, il est intéressant de voir comment la réunion de deux courants a pu amener le féminisme à pénétrer le champ éditorial. D'une part le phénomène de résistance au contexte de concentration de l'édition permet au militantisme de pénétrer un peu mieux le champ éditorial, 10% des nouveaux éditeurs se réclamant du militantisme politique ou culturel. Il permet de donner une place moins précaire à l'expression de l'avant-garde

⁵⁵ Ibid, p. 36

⁵⁶ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, Les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 35, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁵⁷ Ibid, p. 38

⁵⁸ *Les Editions des femmes, histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 10, L'Harmattan, Centre d'histoire de Sciences Po, 2005, 229p.

⁵⁹ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, Les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 48, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁶⁰ *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, Les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, p. 48, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.

⁶¹ Ibid, p. 46

littéraire, bien que cette avancée soit à relativiser en termes d'impact sur le lectorat. D'autre part le courant féministe fait preuve d'un bouillonnement culturel qui ne peut manquer de pénétrer le champ éditorial. Ce point sera développé dans une quatrième sous partie.

4/ Féminisme et réflexion sur la place des femmes dans la société française

Les revendications qui naissent dans les années 1970 pour remettre en question la représentation des femmes et leur place dans la société sont le fait d'universitaires, de journalistes, d'écrivaines, d'artistes qui participent de près ou de loin à la vie culturelle française.

Ce mouvement cherche avant tout à mettre en place des moyens servant à repenser la place des femmes dans la société, à changer la façon de penser la « femme ». C'est cette dimension qui nous intéresse particulièrement dans la revendication féministe des années 1970, cette volonté de mettre en place des lieux de pensée propres à questionner les représentations, à relayer le discours militant. C'est cette volonté qui amène les féministes à s'intéresser au champ éditorial, à chercher à s'en emparer. Rappelons d'abord ce que nous entendons par féminisme : il s'agit de la « théorie selon laquelle les femmes devraient avoir des droits politiques, économiques et sociaux égaux à ceux des hommes » et la « mobilisation correspondante pour obtenir ces droits »⁶².

Comme nous le verrons dans une première sous partie, les étudiantes qui ont participé au mouvement de Mai 68, se sont vite rendu compte du peu de place accordé aux femmes dans ce mouvement. La réflexion amorcée par cette constatation a été un des points de départ de la réflexion sur place des femmes dans la société. Les revendications qui en ont découlé, se sont ainsi accompagnées d'une explosion créatrice propre aux courants militants, explosion qui ne trouve pas nécessairement des moyens d'être relayée. Le mouvement féministe français des années 1970 s'est ainsi caractérisé par une réflexion et une création abondante qui avaient besoin d'infrastructures propres pour être relayées. Comme nous l'avons étudié précédemment, les caractéristiques du champ éditorial français des années 1970, ne permettent pas aux idées féministes d'être correctement relayées et conduit alors une branche de ce mouvement à créer son propre lieu de parole, les Editions *des femmes*.

4.1 Les désillusions de Mai 68, creusets de la réflexion sur la place des femmes.

La « revendication sociale d'une culture féminine »⁶³ qui se développe dans les années 1970 s'enracine dans un contexte historico-politique marqué par les événements de Mai 68. Ces événements naissent d'une volonté de repenser la société, son mode de fonctionnement.

⁶² « Le sujet femme, le féminisme des années 1960-1980 », Yasmine Ergas, p. 501, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

⁶³ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 279, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

Or le féminisme est également un mouvement qui appelle ce type de réflexion, en ciblant la place des femmes. Paradoxalement, le mouvement de Mai 68 n'a pas véritablement permis aux femmes de faire entendre leurs revendications. Il a cependant permis aux femmes qui ont participé à ce mouvement de réaliser combien leur légitimité était encore remise en question.

En effet, 1968 « sanctionne l'échec démocratique de ces groupes contestataires qui comprenaient beaucoup de jeunes femmes »⁶⁴. Car si la mixité était une des caractéristiques de ce mouvement, celles qui ont participé à ce mouvement se sont vite rendues compte que « cette mixité de fait, s'est révélée, pour elles, une mixité trompeuse et même humiliante »⁶⁵. Au sein du mouvement de Mai on ne peut manquer de retrouver la division sexuée des tâches qui donnent aux hommes le droit de décider, de proposer et de gérer tandis que les femmes se retrouvent dans des rôles secondaires d'assistante. Les actrices de ce mouvement dénoncent ainsi le « machisme des mouvements gauchistes » au sein desquelles la femme « fait la cuisine pendant qu'ils parlent de révolution »⁶⁶ et où elle « prend des notes pendant qu'ils tiennent le micro »⁶⁷. Dans un mouvement qui cherche à repenser la société on retrouve cette division, ce clivage que d'autres femmes cherchent justement à repenser : « elles se trouvèrent toute face à la disqualification de leur parole, au nom de leur sexe. Et cette disqualification venait de leurs propres compagnons de luttes contre toutes les oppressions : au lieu d'un dialogue dans la réciprocité, ce fut une fin de non recevoir ». Ce sont ainsi les actrices du mouvement de Mai qui vont, à partir de leurs désillusions, chercher à intégrer cette question dans les revendications étudiantes.

En 1967, est créé le FMA, « Féminin, masculin, avenir » que l'on peut considérer comme le plus ancien groupe féministe⁶⁸. Ce groupe mixte cherche à lever les tabous sur la sexualité des femmes, à lutter contre les inégalités hommes/femmes. Leurs revendications sont clairement motivées par le manque d'attention portée à la place des femmes par les acteurs du mouvement de Mai 68, comme en témoigne les tracts qu'ils distribuent dans les couloirs de la Sorbonne :

« Etudiant qui remet tout en question,
Les rapports de l'élève au maître,
As-tu pensé aussi à remettre en question
Les rapports de l'homme à la femme ?
Etudiante qui participe à la révolution,
Ne sois pas dupée une fois de plus,
Ne suis pas seulement les autres,
Définis tes propres revendications ! »⁶⁹

⁶⁴ Ibid, p. 280.

⁶⁵ Ibid

⁶⁶ *Les Editions des femmes, histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 10, L'Harmattan, Centre d'histoire de Sciences Po, 2005, 229p.

⁶⁷ « Genre et politique : les années 1968 », Michelle Zancarini-Fournel, *Vingtième siècle, presse d'histoire*, juillet septembre 2002, p. 133-143

⁶⁸ *Libération des femmes, les années mouvements*, Françoise Picq, p. 12, Seuil, 1993, 381p.

⁶⁹ Ibid, p. 13

Le mouvement de réflexion sur la place des femmes dans la société, prend ainsi sa source dans le celui de Mai 68. Il s'accompagne rapidement d'une vague de création propre aux mouvements militants.

4.2 « L'explosion créatrice »⁷⁰ du mouvement féministe des années 1970.

Le mouvement féministe qui prend progressivement forme à la fin des années 1960, mêle actions chocs destinées à marquer les mentalités et création d'aires de réflexion.

Les actions publiques ont pour but de remettre en cause la représentation traditionnelle de la femme. On peut citer l'interruption d'un mariage aux cris de « libérez la mariée », le dépôt d'une gerbe sur la tombe du soldat inconnu, pour « la femme inconnue, du soldat inconnu » ou l'interruption des états généraux de *Elle* pour dénoncer la représentation de la femme dans la presse féminine⁷¹. Ces actions publiques s'accompagnent d'un travail de réflexion sur la place de la femme dans la société. L'université de Vincennes est choisie pour abriter un grand rassemblement qui, dès avril 1968, réunit l'ensemble des femmes se revendiquant du féminisme en « un grand mouvement propre aux femmes où l'ennemi principal est le patriarcat »⁷². Ces actions servent à donner au mouvement une visibilité politique. Cette visibilité politique est progressivement renforcée par des initiatives dont le but est de faire éclater les tabous qui pèsent sur le statut des femmes, notamment sur la question de la sexualité. Le 5 avril 1971, *Le Nouvel Observateur* publie ce qui sera connu comme le « manifeste des 343 », signé par 343 femmes célèbres qui affirment avoir avorté alors même que la législation l'interdit. Ce manifeste fait suite au manifeste des 331 médecins affirmant pratiquer ou ayant pratiqués des avortements. Il vise à faire évoluer les mentalités pour faire accepter l'avortement libre et gratuit.

Le mouvement féministe s'organise ainsi autour de lieux, de figures et s'accompagne d'« une véritable explosion du savoir qui doit toucher presque toutes les disciplines et essaimer [...] »⁷³. Cette culture militante se développe jusqu'à se doter de moyens propres à relayer les idées féministes. *Le torchon brûle*, journal féministe, est créé en 1971. Des colloques et conférences sont organisés par les membres du mouvement, des tracts sont régulièrement distribués, des vidéos et des chansons de types révolutionnaires sont créées. Ainsi, des référents culturels propres se développent. Ce « contexte de création pousse à se poser la question de la place des femmes dans le champ culturel et par extension dans le champ littéraire »⁷⁴. Le mouvement féministe multiplie ainsi les actions publiques dont le but est de donner une visibilité politique au mouvement. Il cherche également à créer des aires de réflexion sur le rôle et la place de la femme dans la société française. L'idée de

⁷⁰ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 278, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

⁷¹ *Les Editions des femmes, histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 10, L'Harmattan, Centre d'histoire de Sciences Po, 2005, 229p.

⁷² Ibid

⁷³ « Le sujet femme, le féminisme des années 1960-1980 », Yasmine Ergas, p. 501, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

⁷⁴ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 278, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

créer des lieux où la parole des artistes se réclamant du mouvement féministe ne sera pas entravée fait ainsi son chemin.

4.3 La marche du mouvement vers l'édition

Le mouvement féministe des années 1970 est un mouvement réformateur qui souhaite voir évoluer les façons de penser et d'agir relatives au statut des femmes dans la société. « Les filles du MLF représentent une nouvelle génération de féministes ». Au sein de ce mouvement, la réflexion théorique sur la place des femmes prend une dimension centrale et « un groupe se réunit régulièrement qui comporte surtout des intellectuelles »⁷⁵ parmi lesquelles Monique Wittig et Antoinette Fouque. Le groupe Psychanalyse et Politique, fondé en 1968 et mené par Antoinette Fouque influence considérablement ce mouvement de réflexion sur la place des femmes. Les membres de ce groupe souhaitent pénétrer d'autres sphères que la sphère politique. Pour que les mentalités évoluent, il faut « renouveler l'action par une nouvelle structure »⁷⁶, dépasser le stade des actions coups de poing qui marquent l'opinion mais ne permettent pas nécessairement au débat de progresser. Il faut « passer du temps de la révolte spontanée à la réflexion »⁷⁷.

La volonté de ce groupe est de chercher à toucher un public plus étendu, diffuser l'esprit du mouvement féministe afin que ses idées puissent progressivement s'ancrer dans la société. Mais comme le note Marcelle Marini, « encore fallait-il que puisse naître des lieux de libertés, relativement protégés de la violence socio-symbolique et donnant en même temps accès à l'espace public, c'est-à-dire mixte, de la reconnaissance »⁷⁸. Comme nous l'avons vu, la place des femmes dans le champ culturel est un enjeu majeur pour la diffusion de la pensée féministe. En effet, si les femmes sont exclues du champ littéraire, que ce soit en tant qu'éditrices ou en tant qu'auteures, il est difficile pour les écrits d'intellectuelles féministes comme Monique Wittig de se faire publier et de se faire connaître du grand public. La création d'une maison d'édition dirigée par des femmes issues du mouvement féministe apparaît alors comme un moyen de s'affranchir de la violence symbolique qui règne dans le champ littéraire. Cette idée que « seul l'écrit permet d'atteindre un certain nombre de personnes »⁷⁹ amène les membres du Groupe Psych&Po à soutenir le projet d'une maison d'édition féministe, initiative qui permettrait de « donner de l'importance au culturel »⁸⁰ et donc de porter la revendication dans le champ culturel et littéraire. Ce projet se concrétise avec la création des Editions *des femmes*, et la parution des trois premiers ouvrages de la maison en avril 1974.

Le but de la première partie était de comprendre les conditions qui ont amené une des tendances du mouvement féministe à étendre ses revendications au champ littéraire, en créant une maison d'édition ouvertement féministe. Nous avons cherché à montrer que la venue à l'édition s'explique par divers éléments qui s'entrecroisent. Les représentations

⁷⁵ *Les années Beauvoir, 1945-1970*, Sylvie Chaperon, Fayard, 2000, 340p.

⁷⁶ *Les Editions des femmes, histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 30, L'Harmattan, Centre d'histoire de Sciences Po, 2005, 229p.

⁷⁷ Ibid

⁷⁸ « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », Marcelle Marini, p. 282, in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, Sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

⁷⁹ *Les Editions des femmes, histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 32, L'Harmattan, Centre d'histoire de Sciences Po, 2005, 229p.

⁸⁰

qui continuent à imprégner la société française des années 1970 ne permettent pas aux femmes d'accéder aisément aux sphères du pouvoir et à la création. Cet état de fait est progressivement remis en cause par des femmes ayant participé et ayant été déçues par les mouvements de Mai 68 et souhaitant repenser la place de la femme. En effet le féminisme français des années 1970 se distingue par cette volonté de remettre en question les représentations de la femme. Ces éléments amènent ainsi une partie du mouvement féministe à chercher des moyens de diffuser plus largement leurs réflexions. La création des Editions *des femmes* semble être l'aboutissement logique de la réunion de ces éléments. Son étude fera donc l'objet de notre deuxième partie.

Partie 2 : les Editions des *femmes* ou la percée symbolique par les femmes du champ littéraire.

Dans cette partie nous nous intéresserons à la maison d'édition créée par Antoinette Fouque en 1974 et dont le but a été dès sa création de « publier tout le refoulé, le censuré, le renvoyé des maisons d'éditions bourgeoises »⁸¹. La question est ici de savoir si la création d'un lieu de parole librement accessible aux femmes a permis une véritable ouverture du champ littéraire à la création féminine. Les recherches ont porté sur cette maison car sa création et son travail ont durablement marqué le champ littéraire français. En effet, cette maison a été créée par une figure importante du mouvement féministe et s'est illustrée dès sa création par sa capacité à se démarquer d'autres maisons à l'avenir précaire. Il paraissait donc nécessaire de cibler notre étude sur cette maison qui, dans sa ligne éditoriale et son engagement, a su se démarquer des grandes maisons d'édition tout en réussissant à s'intégrer durablement au champ littéraire français.

Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la raison d'être des Editions *des femmes*, publier la lutte des femmes. Nous verrons en quoi la maison, dans sa ligne éditoriale ainsi que dans le discours qu'elle diffuse s'affirme clairement comme une maison engagée intellectuellement et politiquement **(1)**. Les fondatrices des Editions *des femmes* ont également cherché à créer un lieu de parole protégé où les femmes puissent s'exprimer librement, sans contrainte ni censure **(2)**. Une des qualités essentielles des Editions *des femmes*, est d'avoir gagné une certaine légitimité dans le champ littéraire **(3)**.

A l'engagement politique de la maison s'ajoute l'engagement intellectuel. En effet, les Editions *des femmes* soutiennent, par leurs publications et leurs discours, une avant-garde esthétique et littéraire : « l'écriture féminine ». **(4)**. Cette avant-garde a été vue comme la manifestation d'un élitisme culturel qui lui a été souvent reproché. Outre ce reproche, les dissensions qui ont existé entre les membres de la maison et les autres mouvements féministes à partir du milieu des années 1970, montrent les limites du modèle d'une maison d'édition féministe **(5)**.

1/ Les Editions *des femmes*, une maison d'édition féministe

La caractéristique essentielle d'une maison d'édition féministe est d'être créée à l'initiative de militantes et non de littéraires⁸². C'est le cas des Editions du Remue-Ménage créées en

⁸¹ Conférence de presse au Lutétia des Editions *des femmes*, Avril 1974, donnée à l'occasion de la sortie des trois premiers livres

⁸² « Maison d'édition : lieu(x) de rencontre échanges et réseaux autour du collectif féministe du remue-ménage », Isabelle Boisclair, p. 167, In *Lieux et réseaux de sociabilité au Québec*, Sous la direction de Pierre Rajotte, Editions Nota Bene, 2001, 210 p.

1976 au Québec et des Editions *des Femmes* qui sont l'œuvre du groupe Psych&Po, une des tendances du Mouvement pour la Libération de la Femme.

L'objet de cette partie sera donc de déterminer les éléments qui permettent d'affirmer que les Editions *des femmes* est une maison féministe. Il s'agira donc de s'intéresser au discours qui accompagne sa création et à sa ligne éditoriale.

1.1 Un discours militant

Comme le note Isabelle Boisclair, l'un des traits caractéristiques d'une maison d'édition féministe est de diffuser à sa création « un manifeste explicite, manifeste de fondation ou texte éditorial »⁸³. Les Editions *des femmes* n'échappent pas à cette règle. En effet, la venue à l'édition est le fait d'une femme, Antoinette Fouque, une intellectuelle féministe. C'est également le fait du groupe Psych&Po qui s'est organisé autour d'elle à partir de 1968 et qui n'est autre qu'une tendance du Mouvement pour la Libération de la Femme. La maison ne peut donc qu'être marquée par une ligne d'action se réclamant du féminisme.

Dans un premier temps, des tracts ont été distribués lors des assemblées générales du MLF pour revendiquer la volonté des membres de Psych&Po de se tourner vers l'édition féministe.

« Editer nous-mêmes pourquoi ?[...] parce que jusqu'à maintenant, les idées que les femmes ont, les textes qu'elles écrivent quand elles se révoltent, quand elles luttent, quand elles se mettent en mouvement, ces idées les éditeurs capitalistes, paternalistes, opportunistes, les exploitent, les contrôlent, les censurent [...] ».

« Nous commençons par crier, par prendre la parole. Beaucoup maintenant se mettent à prendre la plume Nous la prendrons d'autant mieux qu'il n'y aura pas à demander la permission, à avoir des idées séduisantes et commerciales, qu'il n'y aura pas à passer d'examen d'écriture »⁸⁴.

La ligne militante est ici clairement exprimée, dénonçant l'oppression dont sont victimes les auteures et posant les Editions *des femmes* en maison indépendante de toute pression commerciale ainsi que de toute censure masculine. On retrouve ce militantisme lors de la conférence de presse d'envergure organisée au Lutétia en avril 1974 pour la parution des trois premiers livres de la maison. Lors de cette conférence, Antoinette Fouque réaffirme la ligne militante et féministe de la maison. La mission principale de la maison est la « réhabilitation des livres écrits par les femmes »⁸⁵, l'idée étant de dépasser la simple mission d'éditrice : « on n'a pas d'ambitions d'éditeurs, on a des ambitions historiques »⁸⁶. Leur but est de donner une dimension nouvelle à la lutte féministe, une dimension que les actions chocs ne permettent pas d'atteindre. Il s'agit de faire connaître à un public le plus large possible les idées et les revendications féministes ainsi que de relayer par le livre la lutte des femmes. Comme le note Bibia Pavard dans sa riche monographie des Editions *des femmes*, les livres sont les témoins d'une lutte, ils portent une revendication. Autrement

⁸³ « Edition féministe, édition spécialisée : ouvrir le champ. », Isabelle Boisclair, p. 497, *In Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du 18ème Siècle à l'an 2000*, Sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, L'Harmattan-les PU Laval, 2001, 597p.

⁸⁴ *Depuis 30 ans des femmes éditent...1974-2004*, Editions *des femmes*- Antoinette Fouque, 2004, 451p.

⁸⁵ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 55, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

⁸⁶ Ibid

dit, « l'objet livre est un acte politique en même temps qu'un instrument de culture »⁸⁷. Cette idée imprègne la ligne de conduite des fondatrices des Editions *des femmes*.

Le discours militant, virulent des fondatrices place clairement les Editions *des femmes* dans la catégorie des maisons engagées politiquement. Comme l'affirme Antoinette Fouque lors de la conférence de presse donnée au Lutétia, « l'écriture est le problème le plus frontal de la lutte des femmes car [...] les femmes sont un peuple sans écriture ». De plus l'organisation de la maison s'apparente plus « à une organisation politique »⁸⁸ dont la base est la participation militante et bénévole. Ce discours se retrouve clairement dans leur ligne éditoriale.

1.2 Une ligne éditoriale engagée

« Le féminisme comme élément programmatique » est, comme le note Isabelle Boisclair, une des composantes essentielles d'une maison féministe⁸⁹. Les Editions *des femmes* n'échappent pas à la règle et les trois premiers livres publiés donnent le ton. *O maman baise moi encore* de Y, *L'âge de femme* de Juliet Mitchell et *Femme* de Sibilla Alermo. Ce dernier est une traduction d'un ouvrage ayant connu un succès important en Italie. Le choix de ce livre pour l'un des trois premiers publiés par la maison est en soi révélateur. Il s'agit du récit autobiographique d'une femme de la classe bourgeoise du début du siècle qui conquiert sa liberté et réussit à vivre sa vie de femme en tant que journaliste. Elle doit cependant renoncer pour cela à ses enfants, confiés à son mari. La femme prend ici le pas sur la mère et les carcans sociaux.

L'ensemble du catalogue des Editions *des femmes* suit cette ligne. Le catalogue est dominé par la fiction mais, au fur et à mesure que les années passent et que le succès se fait sentir, de nouvelles collections sont créées qui donnent une plus grande place aux témoignages. Les livres « deviennent objets politiques destinés à diffuser une autre vision de la réalité »⁹⁰. La maison publie par exemple en 1975 *C'est possible* de Monique Piton dans lequel elle raconte comment elle a vécu les grandes grèves chez Lip en 1973. La maison affirme également vouloir donner leur chance à des auteures inconnues, au « refoulé des maisons d'éditions bourgeoises ». C'est le cas de Victoria Thérème, qui après avoir essuyé refus sur refus est finalement publiée par les Editions *des femmes* et devient une des auteures à succès de la maison.

Les Editions *des femmes* ne se contentent pas de publier des œuvres qui dénoncent la condition des femmes. Les fondatrices de la maison souhaitent également bousculer les standards de l'édition, comme ceux de l'édition pour enfants par exemple. Ainsi, la maison publie le livre d'Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, qui analyse les conditions d'éducation des petites filles et qui est d'ailleurs un des succès de la maison. Ce livre est à l'origine de la création d'une collection pour enfants du même nom. Cette collection entend repenser et s'opposer aux schémas traditionnels de l'édition jeunesse qui ne font

⁸⁷ Ibid, p. 10

⁸⁸ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 60, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

⁸⁹ « Edition féministe, édition spécialisée : ouvrir le champ. », Isabelle Boisclair, p. 497, *In Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du 18ème Siècle à l'an 2000*, Sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, L'Harmattan-les PU Laval, 2001, 597p.

⁹⁰ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 60, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

que transmettre une représentation traditionnelle de la femme. Les thèmes abordés sont « l'enfermement des femmes par la société, l'inégalité hommes/femmes [...], livres où les personnages arrivent toujours à se libérer par l'exploration de voies nouvelles »⁹¹.

Les actrices de la maison d'édition veillent ainsi à conserver une dimension militante et à repenser les schémas traditionnels de l'édition. La création de ce lieu a ainsi permis aux revendications et aux idées féministes de pénétrer le champ littéraire. Mais Antoinette Fouque n'a pas seulement voulu créer une maison militante. Les Editions *des femmes* se veulent un lieu de publication où les femmes sont libres de s'exprimer librement, protégées de la violence symbolique des hommes.

2/ Les Editions *des femmes*, un lieu de parole protégé

La création des Editions *des femmes* répond au besoin d'une tendance du MLF de donner une nouvelle dimension aux revendications féministes. Il s'agit, comme nous l'avons vu, de pénétrer le champ culturel et de créer à l'intérieur de ce champ une maison d'édition diffusant un discours militant.

Le pari d'Antoinette Fouque est également de réussir à créer un lieu de parole protégé où les femmes, « peuple sans écriture », se réapproprient pourront publier et se sentir en confiance. Ce pari semble avoir été réussi lorsque l'on se penche sur les impressions des auteures publiées aux Editions *des femmes*.

2.1 La synthèse réussie entre identité féminine et identité littéraire

Pour la parution d'un livre célébrant les trente ans des Editions des femmes, Antoinette Fouque explique qu'elle a créé la maison pour « qu'il y ait une terre, un jardin premier, pour qu'en effet ne fût-ce qu'une femme écrivain puisse savoir qu'elle avait un lieu où écrire »⁹². Le but des Editions des femmes n'est effectivement pas uniquement de diffuser un discours militant : leur démarche va plus loin. Il s'agit de repenser la manière de faire des livres ainsi que la relation auteur-éditeur et le processus de fabrication du livre. Selon la volonté d'Antoinette Fouque, la maison respecte ainsi un égalitarisme de principe entre ses 21 sociétaires. La maison est enregistrée en tant que SARL par le Tribunal de Commerce du 5^{ème} Arrondissement de Paris le 24 avril 1972⁹³. Antoinette Fouque souhaitait en effet donner à la maison des bases juridiques solides mais son fonctionnement diffère quelque peu d'une maison d'édition traditionnelle, du moins dans la relation auteures-éditrices. La volonté des Editions *des femmes* est en effet « d'allier force professionnelle et refus des structures classiques de l'entreprise »⁹⁴.

⁹¹ Ibid, p. 65

⁹² *Depuis 30 ans des femmes éditent, 1974-2004*, Editions *des femmes*-Antoinette Fouque, 2004, 451 p.

⁹³ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

⁹⁴ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

Cet aspect se retrouve avant tout dans le rejet d'une forme de hiérarchie, symbole de domination. Il n'y a pas de comité de lecture à proprement parler, tous les choix sont faits en commun. L'idée clé est qu'« aucune n'est spécialiste de l'édition, aucune ne domine par son savoir ». Cependant, Antoinette Fouque ne peut manquer de s'affirmer comme leader charismatique de la maison. Puisque travailler aux Editions *des femmes* c'est « faire le choix de s'engager »⁹⁵, la base militante s'accompagne d'une égalité de traitement entre les différentes auteures : c'est « l'action collective »⁹⁶ qui prime. Une action collective qui ne concerne que des femmes puisque ce sont uniquement des militantes qui font fonctionner la maison, et que ce sont des femmes qui sont publiées. Ce mode de fonctionnement, qui laisse une large place au travail de groupe et au consensus, permet de s'affranchir des pressions que peuvent rencontrer les auteures dans des maisons d'éditions au fonctionnement classique : « loi de l'offre et de la demande, rythmes et délais de fabrication [...] circuits de distribution ou de diffusion publique, plus value »⁹⁷.

Tous ces éléments concourent ainsi à faire des Editions des femmes un lieu de parole où les auteures peuvent s'exprimer librement, sans risquer de voir leurs textes tronqués ou remaniés, et où la relation auteures éditrices est harmonisée. Il convient cependant de nuancer ce tableau. En effet, comme nous le développerons dans la cinquième sous partie, le degré d'intégration des auteures dans la maison diffère en fonction de la place qu'elles occupent dans son « écurie ». Il existe une différence entre les auteures qui perçoivent les Editions *des femmes* comme un simple lieu de publication et celles qui y publient et s'y intègrent en tant que militantes, aux côtés des membres de la maison. Le statut de Victoria Thérème, auteure de *Hosto Blues*, n'est pas le même que celui d'Hélène Cixous. Elles sont toutes deux des auteures phares de la maison mais les liens qu'elles entretiennent avec les Editions *des femmes* sont tout à fait différents. La première envisage la maison comme un simple lieu de publication. Elle n'a d'autres liens avec les membres de la maison que le lien professionnel. La seconde, au contraire, partage les théories d'Antoinette Fouque sur « l'écriture féminine » et s'est intégrée à la maison en tant qu'auteure et en tant que militante. Elles mènent toutes les deux le même combat esthétique sur lequel nous reviendrons : celui de la promotion de « l'écriture féminine »⁹⁸.

Il existe donc parfois un décalage entre le discours des membres de la maison et la réalité. Les Editions *des femmes* restent cependant aux yeux des auteures qui y sont publiées un lieu de parole privilégié, où leur création est respectée et où elles peuvent s'exprimer librement.

2.2 Paroles d'auteures

Dans cette partie nous nous intéresserons aux témoignages des auteures publiées aux Editions *des femmes*. Bien que ces témoignages aient été édités par la maison à l'occasion de son trentième anniversaire, ils permettent de mieux comprendre comment les auteures ont ressenti leur passage dans la maison.

⁹⁵ Ibid

⁹⁶ Ibid

⁹⁷ *Histoire du féminisme français, du Moyen-Age à nos jours*, Maïté Albistur Daniel Armogathe, p. 497, Editions des femmes, 1977, 508 p.

⁹⁸ Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

Revenons tout d'abord sur l'entretien donné au *Matin de Paris* par une des membres de la maison en 1977. Il y est dit que la maison est censée être « un lieu de travail et non de trimage ; un lieu de vie et non de survie ; un lieu de naissance quotidienne et non de reproduction »⁹⁹. Cette idée semble être clairement ressentie par les auteures qui évoluent au sein de la maison. Xavière Gauthier salue ainsi cette « prise en charge, à plusieurs, de toute l'élaboration du livre »¹⁰⁰. Elle reconnaît que « c'est moins tranquilisant qu'avec des éditeurs reconnus. Tout est toujours à redécider, à mûrir, à sentir de nouveau »¹⁰¹. Ce mode de fonctionnement permet cependant « une véritable pratique de groupe, qui ne fait pas seulement bouger quelque chose de l'écriture, mais certainement aussi du rapport à l'écriture de toutes celles qui y travaillent, y compris l'auteur »¹⁰². Cette manière de travailler est vue par les auteures comme un moyen de préserver la pureté de leurs textes. L'impression générale est que leur travail est respecté pour ce qu'il est, dans son intégralité. Elles ont enfin trouvé un lieu de publication où elles peuvent s'exprimer en toute liberté.

Ce lieu a également permis de redonner la parole aux femmes. Comme en témoigne Madeleine Chapsal, « c'est ainsi, grâce aux Editions *des femmes*, que beaucoup d'entre nous ont pu se convaincre qu'elle n'étaient pas des folles mais des écrivains »¹⁰³. Les Editions *des femmes* ont en effet permis à celles qu'elles éditaient de s'exprimer librement et de pouvoir jouer pleinement leur rôle d'écrivains. Comme le note Elena Gianini Belotti, auteure *Du côté des petites filles*, « la pensée autonome des femmes sur elles-mêmes – que l'édition traditionnelle refusait à cause des sujets « scandaleux » et des risques économiques qu'elle craignait par voie de conséquence- trouvait une voix pour s'exprimer et un espace de publication et de lecture »¹⁰⁴.

Enfin, pour certaines auteures, la maison leur permet de concilier activité créatrice et activité militante et de participer de la sorte à une cause commune qui ne s'arrête pas aux frontières françaises. En effet, la maison choisie de s'engager politiquement en publiant des femmes dont la liberté de parole est remise en cause dans leur pays. Pour Eva Forest, auteure espagnole qui a été victime du régime de Franco, la maison « fut toujours plus que mon editrice, elle fut une main tendue qui me transmettait la chaleur de milliers de femmes qui dans le monde se mobilisaient pour une cause juste, non pas ma cause, mais la cause commune qui nous faisait lutter pour un monde meilleur et plus libre »¹⁰⁵. En effet, la maison a donné une place importante à la dénonciation de l'emprisonnement d'Eva Forest par le régime de Franco. La publication de ses lettres devient « un acte politique » puisque celui-ci « est édité en version bilingue français espagnol pour être acheminé clandestinement en Espagne »¹⁰⁶.

Les Editions *des femmes* apparaissent comme une maison permettant d'ouvrir le monde de l'édition à des femmes qui jusqu'à présent en étaient exclues. La véritable ouverture du

⁹⁹ « Quand les femmes deviennent éditeurs », Catherine B. Clément, *Le Matin de Paris*, 22/09/1977

¹⁰⁰ « Fabrication, écriture », Xavière Gauthier, *Le quotidien des femmes*, n° 3, 03/05/1975

¹⁰¹ Ibid

¹⁰² Ibid

¹⁰³ *Depuis 30 ans des femmes éditent, 1974-2004*, Editions *des femmes*-Antoinette Fouque, 2004, 451 p.

¹⁰⁴ Ibid

¹⁰⁵ Ibid

¹⁰⁶ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

champ se situe dans le fait que, loin d'être une maison marginale, *des femmes*, s'intègre pleinement dans le champ littéraire grâce à la réputation qu'elle réussit à se construire au fil des années.

3/ Une maison pleinement intégrée dans le champ éditorial français

Les Editions des femmes se sont voulues, dès le début, une maison militante n'hésitant pas à publier des auteures difficiles Antoinette Fouque et les femmes qui l'ont entourée ont également voulu créer une maison aux bases juridiques et financières solides. Le but était de créer une maison qui, bien que étiquetée féministe, soit pleinement intégrée au champ éditorial. Au cours de la décennie 1970, le poids de la maison dans le champ éditorial a pu s'affirmer grâce à la consolidation du réseau de distribution et principalement à la création de la librairie *des femmes*, véritable vitrine de la maison.

Ces initiatives ont permis à la maison d'acquérir une certaine légitimité dans le champ littéraire. L'étude des articles de presse de l'époque permet de se faire une idée de l'accueil réservé à cette initiative qui, dans l'ensemble, séduit la critique. La maison a ainsi pu pleinement s'intégrer au champ littéraire en adoptant certaines règles de fonctionnement d'une maison d'édition classique tout en restant en accord avec la ligne militante et féministe revendiquée.

3.1 Une maison aux bases solides

La particularité des Editions *des femmes* est que, comme le note Bibia Pavard dans sa monographie, « le projet voit le jour car il y a une capacité de financement au départ »¹⁰⁷. En effet la maison a profité du mécénat de Sylvina Boissonnas, héritière de la famille Schlumberger. Cet élément est important, puisqu'il a donné aux créatrices de la maison une certaine indépendance dès le départ. Cela leur a également fourni les capitaux nécessaires pour se doter de locaux propres, mener des campagnes de publicité, et produire des ouvrages de qualité. Cette indépendance financière permet à la maison de mener une activité éditoriale dynamique. Si on retrouve un « aspect artisanal dans la fabrication des livres, la distribution et diffusion sont de grandes ampleur et les moyens financiers importants »¹⁰⁸. C'est cette possibilité de « disposer d'un capital [important] par rapport aux autres petites maisons d'édition »¹⁰⁹ qui permet à la maison de s'intégrer dans le champ éditorial. Le mécénat de Sylvina Boissonnas donne à la maison les moyens de mener « une politique de promotion qui n'est pas laissée au hasard »¹¹⁰, notamment en investissant dans la construction d'un réseau avec la presse (c.f 3.2).

¹⁰⁷ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, p. 60, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹⁰⁸ Ibid

¹⁰⁹ Ibid

¹¹⁰ Ibid

L'indépendance financière n'est pas le seul élément qui permet d'expliquer l'intégration rapide de la maison dans le champ littéraire. Les fondatrices de la maison ont cherché avant tout à donner à la maison « une charpente qui permet de mener des projets à bout »¹¹¹. Comme nous l'avons vu, une des caractéristiques de la maison est de se démarquer du fonctionnement traditionnel d'une maison d'édition, notamment en se passant d'un comité de lecture. L'amateurisme n'est pas pour autant de mise. Bien que le fonctionnement de la maison rejette toute forme de hiérarchie institutionnalisée, « l'embryon décisionnel est resserré autour d'Antoinette Fouque »¹¹², leader charismatique de la maison, puisque c'est elle qui a impulsé la création de la maison. La combinaison de ces éléments permet ainsi à la maison de fonctionner sur la base de l'égalitarisme et de la prise en commun des décisions, tout en évitant la « forme trop idéaliste, sans fondement juridique »¹¹³, rejetée par Antoinette Fouque. La diffusion de la pensée féministe doit passer par une maison aux bases solides. Ces éléments sont obtenus grâce à la « volonté d'allier force professionnelle et refus des structures classiques de l'entreprise »¹¹⁴.

La librairie est l'élément qui traduit le mieux l'intégration *des femmes* dans le champ littéraire parisien des années 1970. La librairie *des femmes* est créée en mai 1974 et permet à la maison de « s'ouvrir sur la rue »¹¹⁵. Son ouverture est en soi un symbole fort pour la lutte des femmes : elle permet d'étendre la lutte en donnant à la création féminine, après son propre lieu de création, son propre lieu de diffusion. « Pour la première fois un lieu est consacré à la production littéraire des femmes »¹¹⁶. En choisissant le 68 rue des Saint-Père, en plein cœur du « triangle d'or » de l'édition, la librairie et donc la maison acquièrent une visibilité réelle dans l'espace « légitime » du champ éditorial français. D'autre part, la librairie se veut un véritable lieu relais entre les militantes et un public le plus large possible : ouverte entre 11h et minuit, la librairie n'est pas fermée aux hommes, et rejette donc le principe de non mixité du MLF afin de toucher un public plus large. L'ouverture de la librairie parisienne est d'ailleurs suivie de l'ouverture de deux autres, l'une à Marseille en 1976 et l'autre à Lyon en 1977. Ainsi, les Editions *des femmes* cherchent progressivement à s'intégrer durablement dans le champ littéraire français.

Bien que cette librairie ait pour but premier de créer un lieu de diffusion complétant la maison d'édition, la manière dont la librairie a été pensée peut s'apparenter à ce que l'on appellera aujourd'hui une « opération marketing ». En effet, la « librairie se distingue par son esthétique : le vert commun à toutes, unité esthétique qui permet la création d'une image de marque »¹¹⁷. Il s'agit avant tout de créer un lieu de vie, un endroit chaleureux. Le but est certes de diffuser mais aussi d'attirer et de séduire tout en se défendant de tomber dans les travers de « l'édition capitaliste ».

¹¹¹ Ibid

¹¹² *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹¹³ Ibid

¹¹⁴ Ibid

¹¹⁵ Ibid

¹¹⁶ Ibid

¹¹⁷ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

L'ensemble des éléments évoqués permet ainsi aux Editions *des femmes* de s'intégrer progressivement et surtout durablement au champ littéraire. Ces éléments ont également permis à la maison de séduire la majorité de la presse qui a largement contribué à la visibilité des Editions et de la librairie *des femmes*.

3.2 La presse au service de la visibilité des Editions *des femmes*

L'examen des articles de presse consacrés aux Editions *des femmes* pour la décennie 1970 donne une idée de la visibilité de la maison. C'est cette visibilité qui a permis à certaines auteures, ainsi qu'à la création féministe et féminine de sortir de l'ombre. Rappelons cependant que cette étude est tirée du cahier de presse élaborée par les Editions *des femmes* pour le trentième anniversaire de la maison. Dans un premier temps, la presse semble saluer l'initiative militante de la maison, sa volonté de créer un lieu d'expression. *Le Monde* salue ainsi en octobre 1974, « une même passion de l'écriture et un même désir de dire les fantasmes, les peurs, les oppressions, les révoltes des femmes »¹¹⁸. Puis dans un article daté du 9 juillet 1976, il est question de « l'unité de projet » de la maison au service de « l'unité de lutte » qui a permis à la maison de produire « des livres différents des autres, plus carrés, mieux « rognés », mieux faits pour tout dire, avec des couvertures plus accueillantes à l'oeil et au toucher »¹¹⁹.

La qualité de la production des Editions *des femmes* est en effet un des éléments clés de leur réussite. Ce point est mis en évidence par les articles consacrés à la maison.

« Depuis trois ans sont apparus d'autres livres, qui ont entre eux, un air de famille, qui sont élégants, qui ont quelque chose d'attrayant, de joyeux, dans l'allure. Ce qui est une révolution. Quoi de plus triste que les couvertures monochromes, de plus grossier que les plaquettes vulgairement coloriées que nous offrent généralement les vitrines des librairies ? [...] Ici l'éditeur donne le ton, le sens, parce que la lutte des femmes est politique – au sens vrai du terme, pas au sens politicien- et que la signature de l'éditeur : éditions des femmes a un sens politique et le donne aux livres.»¹²⁰

Comme le montre l'article, la volonté des Editions *des femmes* d'allier qualité, professionnalisme et militantisme porte ses fruits. En effet, l'ensemble des articles qui saluent le travail de la maison mettent en évidence cette capacité à créer autrement, tout en créant des ouvrages de qualité. La presse salue également le succès que connaît la maison :

« Elles visent toujours le tirage maximum et pour cause : pour *La Chronique du bonheur* de Brigitte Fontaine, elles avaient été timides, il a fallu tripler le tirage ; les 5 000 premiers exemplaires de *Souffles* d'Hélène Cixous, tirage record qu'aucun éditeur avant elles n'avait voulu risquer sur cet auteur, se sont vendus en quelques mois ; *Hosto Blues* de Victoria Thérème refusé par plusieurs éditeurs est devenu l'un de leurs best sellers »¹²¹.

¹¹⁸ « De l'obéissance à la révolte » Antoine Gallien, *Le Monde*, 30 octobre 1974

¹¹⁹ « Une solidarité concrètement vécue », Raymond Jean, *Le Monde*, 9 juillet 1976

¹²⁰ « Chronique du capricorne, d'Anaïs Nin à Ti-Grace Atkinson », Jean-Jacques Brochier, *Magazine littéraire*, 1977

¹²¹ « Les Editions des femmes : une guerre à l'institution », M-O-F, *Le quotidien de Paris* 1/07/ 1976

C'est donc bien un succès d'estime que connaît la maison. Celui-ci est renforcé par la création de la librairie, initiative largement relayée par la presse dans des termes élogieux. Il y est question de « l'atmosphère faite de complicité et de bien-être »¹²².

Les moyens mis en oeuvre par les fondatrices ainsi que l'accueil favorable de la presse permettent à la maison de prendre ses marques dans le champ éditorial parisien. Cette intégration se retrouve ainsi dans l'évolution de la maison au cours de la décennie 1970.

3.3 Le développement de la maison au cours des années 1970

Le but avéré des Editions *des femmes* est, comme nous l'avons vu, de « publier tout le refoulé, le censuré, le renvoyé des maisons d'éditions bourgeoises »¹²³. Ouvertement militantes, n'hésitant pas à publier des auteures jugées difficiles par la critique, les Editions *des femmes* réussissent pourtant à s'implanter dans le champ éditorial parisien en menant une politique éditoriale ambitieuse. Les effets de cette politique se font sentir dès les premières années et la maison réussit rapidement à développer ses activités.

Le premier élément qui nous intéresse est le développement de l'activité éditoriale de la maison. D'une part, le catalogue prend vite de l'ampleur. En 1974, on compte quatorze titres à l'actif de la maison, en 1976 on en compte quarante et un¹²⁴, chiffre honorable pour une maison d'édition indépendante à la ligne militante comme les Editions *des femmes*. D'autre part, la maison a rapidement diversifié ses collections pour proposer un éventail assez large. Si la fiction domine, une collection consacrée au théâtre est créée en 1975. La même année débute celle pour enfants qui connaît un succès honorable notamment grâce au livre d'Elena Gianni Belotti, *Du côté des petites filles*, salué tant par la critique que par le public. Rappelons qu'Elena Gianni Belotti est la directrice du centre Montessori de Rome et que son livre a déjà été vendu à 70 000 exemplaires en Italie. Il le sera à 45 000 exemplaires en France devenant ainsi un des grands succès de la maison¹²⁵. L'exemple *Du côté des petites filles*, permet de voir que les Editions *des femmes* cherchent à bâtir une politique éditoriale cohérente et de qualité. En publiant cet ouvrage, elles cherchent bien sûr à participer à la lutte pour la libération des femmes en remettant en cause l'éducation des filles qui les prédispose à un rôle figé de mère et d'épouse. Le choix de ce livre n'est pas anodin en terme de ligne éditoriale : il s'agit de la réédition d'un livre qui a déjà connu un grand succès en Italie écrit par une femme qui, avant d'être féministe, est une pédagogue renommée. Enfin c'est à partir du succès de ce livre que la maison crée la collection pour enfants du même nom. De plus, la création d'une collection de livres de poches en 1976 destinée à publier ses succès, comme *Hosto Blues* de Victoria Thérème, est un pas important. Elle « dénote la volonté de s'apparenter aux grandes maisons d'édition et l'ambition d'atteindre un vaste public »¹²⁶. Ce développement se poursuit à la fin des années 1970 avec la création de nouvelles collections venues compléter le catalogue. En 1978, sont la collection « Du côté des filles » venue compléter « Du côté des petites filles » qui s'adresse à un public plus

¹²² « La boutique verte », Agnès Monneret, *Combat*, 23 juillet 1974

¹²³ Conférence de presse donnée au Lutétia à l'occasion de la sortie des trois premiers livres, avril 1974

¹²⁴ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹²⁵ *Libération des femmes, les années – mouvement*, Françoise Picq, p. 213, Seuil, 1993, 381p.

¹²⁶ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

âgé, « Femmes dans l'histoire » et « Ecrits d'hier » destinée à faire redécouvrir des textes comme *Trois guinéas* de Virginia Woolf.

A la fin des années 1970, la maison s'est ainsi développée pour regrouper les principales caractéristiques d'une maison d'édition de taille moyenne mais solidement implantée dans le champ éditorial. La maison a réussi à fidéliser des auteures qui la représentent comme Hélène Cixous ou Chantal Chawaf. Dans l'ensemble, l'évolution de la maison est donc une réussite comme le note Françoise Picq : la maison a réussi à créer « une politique d'édition originale, un catalogue qui mêle savamment ouvrages militants à diffusion restreinte et livres à grand tirage, autobiographies romancées et études historiques, documentations et fictions, inédits et rééditions de classiques. [...] Des couvertures soignées, des iconographies séduisantes. Des découvertes littéraires... »¹²⁷.

La maison elle-même tient à faire reconnaître sa capacité à se maintenir à flots malgré la concurrence. Pour le cinquième anniversaire de la création des Editions *des femmes*, les membres mettent sur pied « une campagne publicitaire dans les journaux qui insiste sur le maintien des éditions dans un monde aussi concurrentiel que celui de l'édition »¹²⁸. Si les premières années ont été celle de l'essor comme le note Bibia Pavard, la fin des années 1970 voit une relative perte de dynamisme de la maison. Cette perte de dynamisme s'explique en partie par une certaine retombée de l'enthousiasme des premières années. Mais la maison cherche surtout à stabiliser sa position dans le champ éditorial. Si les tirages ne sont pas aussi importants qu'auparavant, et « les publications plus irrégulières »¹²⁹, les membres de la maison cherchent alors à stabiliser leur activité, à fidéliser leurs auteures et à professionnaliser leur équipe¹³⁰.

Comme nous venons de le voir, les créatrices des Editions *des femmes* ont réussi à créer une maison à la ligne militante mais solidement implantée dans le champ éditorial. L'élément qui nous intéresse à présent est une des caractéristiques essentielles de la maison : la revendication d'une avant-garde esthétique et littéraire, « l'écriture féminine ».

4/ La revendication d'une avant-garde littéraire et esthétique : « l'écriture féminine »

La question de « l'écriture féminine » est une question assez complexe qui nécessite d'approfondir les théories élaborées par la psychanalyse à ce sujet. C'est en effet le groupe de réflexion fondé par Antoinette Fouque, Psychanalyse et Politique, qui met en place cette « autre façon de s'interroger sur son identité de femme »¹³¹, soutenant que « la psychanalyse

¹²⁷ *Libération des femmes, les années – mouvement*, Françoise Picq, p. 213, Seuil, 1993, 381p.

¹²⁸ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹²⁹ Ibid

¹³⁰ Ibid

¹³¹ *Libération des femmes, les années – mouvement*, Françoise Picq, p. 213, Seuil, 1993, 381p.

permet d'explorer la sexualité des femmes et découvrir leur spécificité »¹³². Ce n'est pas l'angle que nous avons choisi d'aborder dans cette partie, celui-ci nous éloignerait du sujet.

Il s'agit, après avoir rappelé les grandes lignes de la théorie de l'écriture féminine, de voir l'usage politique qu'en font les membres des Editions *des femmes*. Le soutien par une tendance du MLF d'une avant-garde esthétique et littéraire s'inscrit dans une certaine tradition française. Comme nous le verrons, il est courant qu'un mouvement politique, ici le mouvement féministe, soutienne une avant garde littéraire et esthétique, ici l'écriture féminine. Il est nécessaire de rappeler que cette avant-garde est avant tout soutenue par le mouvement Psych&Po et par extension par les Editions *des femmes*.

4.1 Mouvement politique et avant-garde esthétique, le cas du MLF et de l'écriture féminine

L'écriture féminine peut être définie comme :

« Une écriture [...] qui offre délibérément une *écriture autre*, autre par rapport aux modèles existants majoritaires (masculins). Le point central est que l'écriture féminine doit se produire, et se produit en dehors de l'ordre symbolique phallogénique, en cela qu'elle échappe aux frontières de la raison et de la logique. L'écriture féminine vient donc se situer, et exister face à une autre pratique d'écriture (une écriture qui serait masculine), face à un autre rapport au langage, aux mots, à la littérature. »¹³³

Cette définition, bien que succincte permet de poser les grandes lignes de la théorie. Ce qui nous intéresse n'est pas d'approfondir la théorie mais de voir comment elle s'inscrit dans un mouvement politique, le féminisme, ainsi que dans un champ de luttes au sein du mouvement féministe.

La théorie de « l'écriture féminine » s'inscrit en effet dans cette volonté du mouvement féministe, ou du moins d'une partie de ce mouvement de « changer la façon de penser et d'agir des individu(e)s, de développer chez les femmes une nouvelle conscience de soi »¹³⁴. On retrouve un élément récurrent des mouvements politiques : ils souhaitent repenser la société et s'accompagnent souvent de la promotion d'une avant-garde esthétique au service de la pensée politique. En effet, comme le note Carole Reynaud Paligot dans son étude des mouvements contestataires des années 1970, « les mouvements révolutionnaires » cherchent à « lier deux projets, [...] révolution esthétique et révolution politique »¹³⁵. Il en va ainsi de « l'écriture textuelle » soutenue par la revue *Tel quel* animé par Philippe Sollers en 1963 et qui se rapproche du Parti Communiste quelques années plus tard : « Tel Quel s'engage dans une démonstration théorique acrobatique visant à rendre ses conceptions littéraires compatibles avec le marxisme »¹³⁶. Dans un autre contexte politique, celui du mouvement féministe, on peut dire que les Editions des femmes s'engagent également

¹³² Ibid

¹³³ Virginie Sautour, « L'écriture féminine », Dictionnaire en ligne des termes littéraires, <http://www.ditl.info/arttes/art5940.php>

¹³⁴ *Libération des femmes, les années – mouvement*, Françoise Picq, p. 213, Seuil, 1993, 381p.

¹³⁵ « A propos de la politisation des avant-gardes esthétiques et littéraires », Carole Reynaud Paligot, Université de Franche Comté, http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Rey_Po.htm

¹³⁶ « A propos de la politisation des avant-gardes esthétiques et littéraires », Carole Reynaud Paligot, Université de Franche Comté, http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Rey_Po.htm

à rendre compatible les conceptions littéraires et esthétiques de ses membres avec le féminisme. Il s'agit de repenser le rapport de la femme à la création.

La revendication d'une « écriture féminine » s'inscrit également dans une lutte de pouvoir au sein du mouvement féministe. En effet, deux tendances s'opposent pour le partage symbolique du pouvoir au sein du mouvement. La théorie universaliste soutient que « tous les êtres humains sont des individus [...] indépendamment de différences secondaires touchant aux traits physiques, à la « race », au sexe, à la langue etc. »¹³⁷. Elle s'oppose à la théorie différentialiste soutenue par Psych&Po qui affirme qu'« il y a deux sexes » et que la libération des femmes passe par « la manifestation d'une dimension du rapport au monde occultée jusqu'ici »¹³⁸. L'« écriture féminine » serait alors un moyen de parvenir à repenser ce rapport au monde. Deux tendances s'opposent qui traduisent la volonté des différents courants du mouvement de réussir à s'imposer comme idéologie dominante. « Ces oppositions ne sont pas seulement un rapport au féminisme et une conscience engagée quelconque, c'est aussi une place qu'on occupe dans cet univers précis qu'est l'univers de la littérature où il y a des enjeux de concurrence pour imposer des courants »¹³⁹.

La promotion de l'écriture féminine s'inscrit dans un mouvement politique. Elle est un enjeu de luttes et de débat au sein du mouvement. Les Editions *des femmes* vont soutenir la promotion de cette écriture.

4.2 La politique éditoriale des Editions *des femmes* au service de la promotion de « l'écriture féminine »

En tant qu'instigatrice de la réflexion sur « l'écriture féminine », Antoinette Fouque cherche à promouvoir cette théorie au sein de la maison d'édition qu'elle a créée.

Le choix des auteures de la maison est en soi révélateur puisque les auteures de référence sur la question de « l'écriture féminine » ont été publiées par *des femmes*. Hélène Cixous et Chantal Chawaf, deux auteures phares de la maison, soutiennent ainsi l'idée selon laquelle « il existe une différence entre le langage des femmes et le langage des hommes »¹⁴⁰. Les Editions *des femmes*, ont donné à Hélène Cixous la possibilité de « publier au rythme qu'elle souhaitait », et lui permettre de développer son écriture « expérimentale »¹⁴¹. Avec la création des Editions *des femmes*, il apparaît que « l'écriture est devenue une pratique en soi, qui pour beaucoup relaie le militantisme. Le féminisme explore de nouveaux moyens de remise en question »¹⁴².

La promotion de l'écriture féminine s'inscrit dans la ligne politique et militante des Editions *des femmes*. Comme nous l'avons vu, la maison cherche à être un lieu de parole protégé, une maison d'édition en rupture avec les grandes maisons qui briment la parole des femmes et participent à la reconnaissance d'une culture avant tout masculine. La promotion

¹³⁷ « La théorie de la différence des sexes », Françoise Colin, p. 30 in *Dictionnaire critique du féminisme*, Coordonné par Hélène Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier, PUF, 2004, 2^{ème} édition augmentée, 315 p

¹³⁸ Ibid, p. 32

¹³⁹ Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

¹⁴⁰ Virginie Sautour, « L'écriture féminine », Dictionnaire en ligne des termes littéraires, <http://www.ditl.info/arttest/art5940.php>

¹⁴¹ Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

¹⁴² *Libération des femmes, les années – mouvement*, Françoise Picq, p. 271, Seuil, 1993, 381p.

de « l'écriture féminine » s'inscrit dans cet objectif. Il s'agit de rechercher dans l'écriture et d'affirmer par l'écriture « la spécificité des femmes, refoulée, censurée par la société dominante »¹⁴³. Cherchant à faire reconnaître la spécificité de la création féminine, la maison cherche à promouvoir l'écriture féminine qui affirme justement la spécificité d'une écriture sexuée. La maison se définit alors comme une « intersection entre deux mondes »¹⁴⁴, le champ littéraire et le champ féministe. Cette liaison est affirmée par la promotion d'une « écriture engagée dans la réflexion sur la dimension sexuée de l'écriture ou du sujet écrivant, la conscience de genre qui engage l'activité d'écriture »¹⁴⁵.

La promotion d'une avant-garde esthétique et littéraire, est la dernière facette caractéristique des Editions *des femmes*. La maison est ainsi à la fois une maison à la ligne éditoriale militante, un lieu où la création féminine et féministe peut librement s'exprimer sans contraintes ni censure mais également une maison aux bases solides qui après l'essor caractéristique des premières années cherche et réussit à stabiliser sa position dans le champ éditorial français, parisien.

Cependant, *des Femmes* fait l'objet de critiques que nous allons aborder dans une cinquième sous partie.

5/ Les Editions *des femmes* face à la critique

Une maison militante comme les Editions *des femmes*, n'hésitant pas à dénoncer le système éditorial français et cherchant à le repenser ne peut manquer de faire l'objet de critiques, lesquelles ont pris de l'ampleur à la fin des années 1970. Pour clore cette étude de la maison, il paraît intéressant de se pencher sur les principales critiques adressées aux membres de la maison.

D'une part, l'élitisme de la maison dans son regroupement ainsi que dans le choix de ses auteures comme dans sa ligne éditoriale lui a souvent été reproché. D'autre part, le combat qui oppose les membres de la maison aux autres tendances féministes à la fin des années 1970 la déstabilise et brouille durablement ses rapports avec les différentes tendances du mouvement féministe.

5.1 L'élitisme des Editions *des femmes*

La principale critique qui a été adressée aux Editions *des femmes* est, comme le note Maïté Albistur dans son ouvrage pourtant publié par la maison, ce risque de « retour au féminisme élitaire »¹⁴⁶. L'analyse qu'elle donne résume assez bien la teneur des critiques dont la

¹⁴³ *Libération des femmes, les années – mouvement*, Françoise Picq, p. 225, Seuil, 1993, 381p.

¹⁴⁴ « Maison d'édition : lieu(x) de rencontre échanges et réseaux autour du collectif féministe du remue-ménage », Isabelle Boisclair, p. 168 In *Lieux et réseaux de sociabilité au Québec*, Sous la direction de Pierre Rajotte, Editions Nota Bene, 2001, p. 155-187

¹⁴⁵ Ibid

¹⁴⁶ *Histoire du féminisme français, du Moyen-Age à nos jours*, Maïté Albistur Daniel Armogathe, p. 469, Editions des femmes, 1977, 508 p.

maison fait l'objet : « subvertir le langage masculin est impérieux certes, mais qui, en dehors de quelques intellectuelles avancées [...] peut se donner les moyens de le faire ? »¹⁴⁷.

Le recrutement social des Editions des femmes, tant dans l'équipe éditoriale que dans les auteures publiées confirme cette idée. Le recrutement des forces vives de la maison s'est fait au sein de Psych&Po, groupe de réflexion qui fonctionne comme un cercle « très codifié et très marqué socialement et culturellement »¹⁴⁸. Antoinette Fouque est elle-même pleinement intégrée au milieu universitaire et intellectuel des années 1960-1970. Comme le note Delphine Naudier :

« C'était une universitaire qui travaillait avec Barthes, qui préparait des séminaires à Vincennes, qui a travaillé avec Monique Wittig. Elle travaillait pour la *Quinzaine Littéraire*, elle faisait des traductions pour le Seuil-, donc c'est quelqu'un qui déjà baignait dans un milieu très intellectuel et qui a acquis sa notoriété en travaillant sur la psychanalyse »¹⁴⁹.

Le recrutement social des auteures et des collaboratrices de la maison s'opère ainsi dans les mêmes cercles d'universitaires, d'intellectuelles parisiennes et de militantes pleinement intégrées dans le champ culturel des années 1970, qui en connaissent les règles et les usages. Ce point est intéressant car il permet de mettre en évidence l'ambiguïté du discours des Editions *des femmes*.

D'une part la maison se pose comme un lieu d'expression permettant à la femme de s'affranchir de la domination masculine, des « maisons d'éditions bourgeoises »¹⁵⁰. Elles veulent construire un lieu où les femmes puissent s'exprimer librement, un lieu qui encourage la création féminine jusque là étouffée. D'autre part, les règles implicites qui régissent l'accès à la publication, l'accès au champ littéraire des années 1970 dans les grandes maisons d'édition se retrouvent aux Editions *des femmes*. Certes la maison s'est affranchie de la violence symbolique exercée par la domination masculine. Cependant, le recrutement social des Editions *des femmes* et les rapports au sein de la maison, démontrent que « les rapports de domination de classe »¹⁵¹ liés à un inégal partage du capital tant social que culturel persistent.

En effet, comme le note Delphine Naudier, le champ littéraire fonctionne selon la règle suivante : « l'ensemble des ressources personnelles [...] (capital culturel, capital social, capital économique, connaissance des règles du jeu, éditoriales et littéraires) inscrit dans un temps socialement construit, situe l'auteur en lui donnant accès ou pas à la publication »¹⁵². Les Editions *des femmes* n'échappent pas à cette règle qui régit les rapports entre auteurs et éditeurs à l'intérieur du champ. L'exemple de Victoria Thérame, étudié par Delphine Naudier, permet de se rendre compte du « clivage de classe »¹⁵³ qui sous-tend les rapports entre les femmes de la maison. Victoria Thérame est une des auteures phares de la maison, mais ce n'est ni une universitaire, ni une intellectuelle et son parcours a été chaotique jusqu'à

147

Ibid

148 Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

149 Ibid

150 Conférence de presse au Lutétia, Avril 1974, donnée à l'occasion de la sortie des 3 premiers livres

151 « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », Delphine Naudier, p. 67, in *Genèses, sciences sociales et histoire*, Revue trimestrielle publié avec le concours du CNL et du CNRS, Editions Belin, « Genre et classes populaires », N° 64, Septembre 2006

152 Ibid, p. 69

153 Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

sa publication par la maison. Comme elle le mentionne dans son entretien avec Delphine Naudier, « elle ne se sent pas à sa place » dans la maison, au milieu de ces « filles très intellectuelles » qui n'étaient pas de « son monde »¹⁵⁴. Les lois du patriarcat ne sont pas les seules à régir le champ littéraire. Celles du capital social et culturel sont primordiales et déterminent l'accès à la publication même au sein de maisons ouvertes aux femmes. Etre femme ne suffit pas, puisque « les différences sociales et culturelles sont très saillantes dans cette fraction du MLF où le capital culturel opère une césure entre femmes qui accèdent à des professions intellectuelles »¹⁵⁵.

L'élitisme dans le recrutement est donc une des principales critiques adressées à la maison. L'élitisme de leur ligne éditoriale et de leurs discours leur a également été souvent reproché, notamment la promotion par la maison de la théorie de « l'écriture féminine ». Les « visées esthétiques et intellectuelles » de la maison l'amènent à publier des « livres difficiles » ainsi que des auteures comme « Hélène Cixous au style assez difficile »¹⁵⁶. Les Editions *des femmes* ont permis de donner une certaine visibilité aux idées féministes. L'initiative en elle-même a suscité un accueil favorable de la critique et la maison a publié certains livres à grand succès et aux tirages plus qu'honorables. Cependant, leur discours s'adresse dans l'ensemble à une minorité de personnes, déjà intégrées aux sphères féministes, universitaires et littéraires. Vers la fin des années 1970, les tensions internes du mouvement féministe touchent directement la maison et ses membres, qui se détachent progressivement de la majorité du mouvement. Ces séparations les déstabilisent et remet en cause leur capacité à diffuser la parole de l'ensemble du mouvement féministe.

5.2 Le temps du conflit avec le mouvement

En tant que mouvement politique, le mouvement féministe français connaît des tensions entre ses membres et ses différentes tendances. Les Editions *des femmes* représentent la tendance différentialiste qui s'oppose à la tendance universaliste. Les tensions qui surgissent entre les deux mouvements vers la fin des années 1970 ternissent durablement l'image des Editions *des femmes* au sein du mouvement féministe. Si la seconde moitié des années 1970 est pour la maison synonyme de reconnaissance dans le champ éditorial, c'est également une « période d'agitation sur le plan politique, celle d'un conflit ouvert avec le MLF »¹⁵⁷.

Ce conflit n'est autre qu'une « bataille pour la légitimité »¹⁵⁸, le mouvement remettant en cause le « leadership d'Antoinette Fouque, l'utilisation de la psychanalyse et l'appui apporté par le mécénat de Sylvina Boissonas »¹⁵⁹. Tout commence en 1979 lorsque « le groupe Psych&Po décide de créer l'association M.L.F, un dépôt de marque pour lutter contre la

¹⁵⁴ « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », Delphine Naudier, p. 67, in *Genèses, sciences sociales et histoire*, Revue trimestrielle publié avec le concours du CNL et du CNRS, Editions Belin, « Genre et classes populaires », N° 64, Septembre 2006

¹⁵⁵ Ibid

¹⁵⁶ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹⁵⁷ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹⁵⁸ Ibid

¹⁵⁹ Ibid

récupération de celui-ci par les partis politiques »¹⁶⁰ de gauche. Les Editions *des femmes* poursuivent leur action lors de la manifestation du 6 octobre pour la confirmation de la loi Veil. Elles « décident de prendre la tête du mouvement pour qu'il ne soit pas approprié par les partis politiques »¹⁶¹. La raison invoquée par les Editions *des femmes* n'est pas perçue de la sorte par le reste du mouvement. Les différentes tendances voient au contraire dans ces actions la volonté d'une branche d'intellectuelles d'accaparer la visibilité accordée au mouvement féministe. En effet, les idées féministes pénètrent massivement la société française au point de devenir, à la fin des années 1970, un courant culturel dominant. Les initiatives des Editions *des femmes* apparaissent pour le MLF comme une tentative pour imposer leur autorité, pour mieux servir leur notoriété et les intérêts de la maison. Ainsi, alors que la maison réussit à s'imposer dans le champ littéraire ainsi qu'à tisser des réseaux avec les différents acteurs de ce champ et la presse, elle « perd une partie de ses soutiens des réseaux féministes »¹⁶².

Au vu de ce que nous avons abordé dans cette partie, il semble que les Editions *des femmes* ont permis aux femmes de pénétrer le champ littéraire, de l'ouvrir à la création féminine. En effet, les membres de la maison ont su mettre en place les moyens nécessaires pour bâtir une maison militante, un lieu de parole protégé. Les membres des Editions *des femmes* ont avant tout su créer une maison aux bases solides, propre à supporter la concurrence du champ littéraire et à s'y intégrer. Elles ont également réussi à imposer une certaine image de marque de la maison. Ce sont ces éléments qui permettent de dire que les Editions *des femmes* ont ouvert le champ littéraire à la création féminine et lui ont donné une certaine visibilité.

Son élitisme ne permet cependant pas de penser que la maison ait donné aux femmes les moyens de pénétrer massivement le champ littéraire. Elle a plutôt « ouv[er]t la voie/x »¹⁶³ comme le note Isabelle Boisclair. La troisième partie sera consacrée à l'étude des collections « Femmes », qui se multiplient dans les grandes maisons à la fin des années 1970, afin de savoir si elles sont la preuve d'une ouverture réelle du champ littéraire à la création féminine.

¹⁶⁰ Ibid

¹⁶¹ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p.

¹⁶² Ibid

¹⁶³ « Ouvrir la voie/x », Isabelle Boisclair In *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, Sous la direction de Lucie Joubert, Éditions Notabene, 2000, p. 157-77

Partie 3 : la multiplication des collections « Femmes » dans les grandes maisons d'édition : une ouverture du champ littéraire?

Vers la fin des années 1970, les idées du mouvement féministe largement pénétré la société française. Le féminisme est devenu un des mouvements culturels dominant de la France des années 1970. A partir de l'exemple des Editions *des femmes*, et au vu de l'importance du débat sur la place de la femme dans la société, les grandes maisons d'édition créent des collections destinées à publier romans, témoignages, essais etc. spécialement consacrés à la question de la place de la femme dans la société. Les grandes maisons cherchent ainsi à profiter de la vague du féminisme (1). La qualification de ces collections pose problème. Sans s'affirmer ouvertement dans la lignée des Editions *des femmes*, leurs lignes éditoriales suivent un discours plus ou moins engagé. Sans y retrouver le militantisme engagé *des femmes*, on y trouve une volonté certaine de publier la lutte des femmes et de leur donner la parole, qu'elles soient féministes ou non. Le débat est alors difficile à trancher car ces collections se refusent à tout sectarisme tout en suivant la vague du féminisme (2).

Pour mieux comprendre ces collections, leur fonctionnement et leurs buts, il nous a paru intéressant de cibler celles des Editions Stock, dirigées par Claude Daillencourt. Ce choix s'explique par le poids des Editions Stock dans ce domaine puisque sur les treize collections « Femmes » créées en France, cinq l'ont été par la maison. Le fait d'avoir pu rencontrer les anciennes directrices de ces collections et le riche entretien qui en a découlé ont été déterminants pour le choix de cette maison (3).

La question de l'incidence de ces collections sur la place des femmes dans le champ littéraire reste complexe. On peut y voir une simple récupération par les grandes maisons d'un courant porteur, un risque de ghettoïsation des femmes en tant qu'auteures et éditrices ou la manifestation d'une véritable ouverture du champ à la création féminine (4). Le but de cette sous partie ne sera pas de trancher entre l'une ou l'autre des hypothèses, mais de voir comment elles s'agencent.

1/ Les collections « Femmes » : un moyen de s'emparer d'un mouvement culturel dominant

Le mouvement féministe du début des années 1970 est progressivement devenu un mouvement culturel dominant qui ne pouvait manquer d'intéresser les grandes maisons, soucieuses de diversifier leur production et d'y participer. De plus, c'est dans les années 1970 que les collections portant sur le vécu et les témoignages se multiplient. Les caractéristiques du monde de l'édition expliquent ainsi l'intérêt des éditeurs des grandes

maisons pour des collections souvent ciblées sur le vécu de femmes militantes, célèbres ou ordinaires.

Il ne faut toutefois pas voir ces collections comme un ensemble homogène répondant à la même ligne éditoriale. Il importera donc de dresser un panorama de ces collections afin d'avoir, dans un premier temps, un aperçu de ce qui les différencie ou les rapproche des Editions *des femmes*.

1.1 La vague féministe des années 1970

Les actrices du mouvement féministe des années 1970 ont avant tout revendiqué leur droit à disposer de leur corps : la question du droit à l'avortement et celle de la liberté sexuelle est au cœur de ces revendications. La portée du mouvement sur ces questions a été importante puisque les actions chocs que nous avons évoquées dans la première partie, ainsi que la prise à partie par le Mouvement des médias et des partis politiques ont clairement permis les bouleversements connus en matière de législation. En effet, la mobilisation des féministes pour l'avortement et la contraception libres ne s'est pas limitée à leur seul cercle. Les questions féministes dominent à cette époque le débat de société.

De plus le Mouvement pour la Libération de la Femme est « un mouvement éclaté certes, mais aussi massif, touffu, riche d'expériences diverses »¹⁶⁴. Ce mouvement se distingue ainsi par son influence dans les différents domaines de la vie culturelle et politique française. Les groupes de réflexion et les groupes politiques de femmes sont légions à cette époque. Comme nous l'avons déjà dit, il existe déjà des groupes comme Psychanalyse et Politique. Ce mouvement a aussi pénétré le champ politique. Ainsi on retrouve des groupes composés exclusivement de femmes au sein des syndicats comme la CFDT qui regroupe deux « commissions syndicales de femmes ». On trouve également des groupes de femmes au sein de partis politiques comme au Parti Socialiste Unifié, PSU, et à la LCR. Les revendications des féministes les amènent également à intégrer le milieu médico-social avec la création du Mouvement Français pour le Planning Familial, MFPPF, et le Groupe Information Santé, GIS. Enfin le mouvement réussit à pénétrer le milieu universitaire, avec la création du Centre de recherche universitaire pour les études féministes¹⁶⁵. L'influence du mouvement féministe dans les différentes sphères de la société française ne cesse donc de s'accroître au cours des années 1970. On assiste ainsi à une multiplication de groupes qui exercent leur influence dans le domaine tant social, universitaire que politique. La réflexion et les remises en cause que provoque le Mouvement pour la Libération de la Femme sont ainsi relayées par des associations qui l'institutionnalisent progressivement. Le fait que le champ éditorial s'empare de ce mouvement pour y consacrer des collections dirigées par des femmes, donnant la parole aux femmes mais aussi à des hommes écrivant sur des femmes, semble alors un des aboutissements logiques de cette dynamique.

Un autre élément nous permet de mieux comprendre les raisons qui ont poussé les grandes maisons à suivre la vague féministe. La place que les Editions *des femmes* ont réussi à se forger dans le champ éditorial, l'accueil de la critique sont un des éléments essentiels, comme nous l'avons vu. Les années 1977-1978 voient également la multiplication des journaux et magazines étiquetés féministes. Bien que la plupart de ces magazines n'aient pas été tirés à plus de dix numéros, cette dynamique permet de

¹⁶⁴ Sabine FORTINO, « De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité », *Clio*, numéro 5/1997, *Guerres civiles*, [En ligne], mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/document421.html>.

¹⁶⁵ Ibid

comprendre l'influence du mouvement féministe dans le champ culturel. Ainsi, entre 1977 et 1978, huit magazines sont créés ainsi que trois journaux aux titres significatifs comme *Le torchon brûle*, *Des femmes en mouvements* ou *Menstruel*¹⁶⁶. Il est intéressant de noter que là encore les Editions *des femmes* se distinguent de *Femmes en mouvement*, journal créé par le groupe Psychanalyse et Politique. En effet, alors que la presse féministe se distingue par sa « spontanéité, sa dispersion, sa pluralité, sans jamais s'instaurer dans la permanence [...] *Femmes en mouvement* essaie de sortir la pensée féminine du ghetto des micro tirages mais s'arrête en 1982 »¹⁶⁷.

La multiplication des collections femmes chez les grands éditeurs s'explique ainsi par la volonté des grandes maisons de suivre une dynamique essentielle du champ culturel de l'époque. Cette « vague féministe », de par son ampleur apparaît dorénavant comme un débouché non négligeable pour les grandes maisons comme Stock, le Seuil, les Editions de Minuit etc. De plus, les mutations que connaît le champ éditorial dans les années 1970, le prédisposent à créer ces collections, ciblées sur le vécu.

1.2 Les mutations du champ éditorial

Le secteur de l'édition des années 1970 a connu plusieurs mutations qui permettent d'expliquer l'intérêt nouveau porté au courant féministe. La décennie soixante-dix est celle de la concentration du secteur éditorial. Si comme nous l'avons vu cette décennie est marquée par le phénomène du « Printemps des éditeurs », les premières manifestations de la crise se font sentir à partir du milieu des années 1970 et les « grands groupes sont conduits à produire pour tous les marchés. Ils diversifient leur production par la création de départements spécialisés »¹⁶⁸. Le but est d'infiltrer tous les marchés possibles afin de se prévaloir le plus possible des risques d'échec, de pertes financières etc. Les grandes maisons cherchent à préserver leur image de marque tout faisant preuve d'une grande « prudence commerciale dans les choix éditoriaux »¹⁶⁹.

Ces contraintes expliquent pourquoi les grandes maisons se tournent progressivement vers le courant féministe à partir de la seconde moitié des années 1970. Le risque de publier des livres parfois osés qui une décennie plus tôt auraient pu rencontrer un accueil mitigé est calculé. En effet, les années 1970 sont « la grande époque » du féminisme et les débouchés possibles ne peuvent manquer de séduire les éditeurs de tout bord. Le courant possède toutes les caractéristiques pour motiver la création de collections qui, sans se revendiquer ouvertement féministes afin d'éviter tout sectarisme, s'inscrivent dans la dynamique du Mouvement pour la Libération de la Femme. La génération du baby boom qui a participé à Mai 68 est sensible à la réflexion sur la place de la femme. Ces lecteurs potentiels, ayant un meilleur accès à l'université et donc une formation plus poussée que leurs parents représentent un public non négligeable pour les éditeurs des grandes maisons. Les années 1970 sont ainsi une période « où il y a la mise en place des premières enquêtes qualitatives sur les pratiques culturelles, sur les pratiques de lecture y compris

¹⁶⁶ *La presse féminine*, Samra Martine Bonvoisin, Michèle Maignien, p. 35, PUF, collection « Que sais-je ? », 1986, 127 p.

¹⁶⁷ Ibid, p. 26

¹⁶⁸ Ibid

¹⁶⁹ Ibid, p. 28

dans le champ éditorial »¹⁷⁰. Ces enquêtes révèlent que mouvement féministe est devenu un phénomène incontournable, ayant pénétré toutes les sphères de la société.

Les mutations que connaît le champ éditorial dans sa segmentation sont également propices à l'apparition de ces collections. En effet, les années 1970 correspondent à « une période où tout commence à s'axer sur le vécu, des collections sont créées « sur le vécu dans les maisons d'édition d'envergure »¹⁷¹. Ces mutations expliquent donc la place qui est progressivement accordée aux témoignages de femmes et qui s'inscrivent dans la vague féministe des années 1970. Comme nous le verrons dans la deuxième partie, les collections femmes sont effectivement axées sur le témoignage. Si la fiction et le roman y figurent, elles sont dominées par les témoignages, les autobiographies, les journaux et les biographies de femmes au destin particulier. Elles se posent en rupture avec la vision traditionnelle de la femme. Avant de se pencher sur leur ligne éditoriale, pour voir en quoi elles s'inscrivent dans la dynamique de la vague féministe, il nous a paru nécessaire de dresser un panorama de ces collections.

1.3 Panorama des collections « femmes »

Avant de dresser un aperçu des treize collections femmes créées entre 1975 et 1979, il est nécessaire de s'attarder sur la collection « Femme » créée en 1964 par Colette Audry. Cette collection a été créée bien avant les Editions *des femmes* et la vague féministe des années 1970. On trouve dans sa ligne, des éléments que l'on retrouvera aux Editions *des femmes* et dans certaines collections « Femmes » de la deuxième moitié des années 1970. Sans atteindre le « degré d'engagement politique des Editions *des femmes* »¹⁷², la collection « s'intéresse aux livres qui traitent des conditions de la femme et on y retrouve une volonté de remédier à l'inégalité de publication entre hommes et femmes »¹⁷³. C'est donc un cas particulier. En créant cette collection « elle [Colette Audry] n'a longtemps pas eu de concurrence »¹⁷⁴ et fut la seule à proposer ce genre d'approche, avant d'être suivie quelques années plus tard, par *des femmes*. Il nous a donc paru nécessaire de distinguer la collection de Colette Audry de celles des grandes maisons. En effet, elle se rapproche plus de l'expérience avant-gardiste des Editions *des femmes* que des collections reprenant la dynamique féministe.

Sur treize collections, quatre ont été créées à l'initiative des Editions Stock. Nous y reviendrons dans une troisième partie. On y trouve la collection « Elles mêmes » créée en 1975, la collection « Femmes dans leur temps » (1976) et « Femmes » (1978). Elles sont complétées par la collection « Voix de femmes » créée en 1977 chez Stock 2. Viennent s'ajouter « Femmes en mouvement » chez Horay en 1973, « Elle était une fois » chez Encre Editions en 1975, « Le temps des femmes » chez Grasset (1976), « Femmes en littérature » chez Klincksieck (1976), « Autrement dites » aux Editions de Minuit (1977), « Espaces féminins » chez La Pensée Sauvage (1978), « Questions de femmes » aux Presses de

¹⁷⁰ Entretien avec Delphine Naudier, 20/02/2007

¹⁷¹ Ibid

¹⁷² *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

¹⁷³ Ibid

¹⁷⁴ « Les livres sur la condition des femmes », *Le Bulletin du livre*, Marianne Grangé N° 378 25/5/1979

la Renaissance (1978), « Libre à elles » aux Editions du Seuil (1978) et « Mémoire de femmes » chez Syros (1978).

Sur ces treize collections certaines se démarquent en fonction de la maison à laquelle elles appartiennent et de la personne qui les a dirigées. Nous reviendrons plus précisément sur celles créées chez Stock mais on peut déjà dire qu'elles se distinguent en raison du poids de Stock dans le champ éditorial et de la personne qui les a créées et dirigées. Claude Daillencourt occupe en effet la place d'adjointe du directeur général de Stock et dirige deux autres collections, l'une sur les grands hommes politiques, l'autre sur la littérature des pays de l'Est.

Les collections créées chez Minuit et Syros nous paraissent se distinguer puisque les femmes qui les ont dirigées étaient toutes les deux des figures marquantes du féminisme. Luce Irigaray, qui a créé et dirigé la collection « Autrement dites » aux Editions de Minuit, est une des théoriciennes de l'« écriture féminine » avec son livre *Spéculum de l'autre femme*. Huguette Bouchardeau qui a dirigé la collection « Mémoires de femmes » chez Syros a été la secrétaire nationale du PSU. Il nous paraît aussi intéressant de mentionner « Le temps des femmes » créée chez Grasset par Catherine Lamour et Nina Sutton. Ces deux femmes ont en effet été des collaboratrices actives de Claude Daillencourt. On retrouve ainsi, au sein de ces collections, un réseau de femmes et un réseau d'idées communes.

Le but de cette sous partie était donc de dresser un panorama des collections « Femmes » des grandes maisons.

Il importe à présent de se pencher plus précisément sur la ligne éditoriale de ces collections afin de mettre en perspective la production, la logique de ces collections avec les *Editions des femmes*. Le but de la deuxième partie sera de voir si ces collections suivent une ligne plus ou moins proche de celle des Editions *des femmes*.

2/ La ligne éditoriale des collections « femmes », une ouverture sensible du champ éditorial aux idées féministes

S'interroger sur la ligne éditoriale des collections « Femmes » amène à poser la question de leur continuité par rapport aux Editions *des femmes*. Le succès des Editions *des femmes* a montré qu'il existait une place pour les écrits et les auteures féministes souhaitant diffuser une autre vision de la femme. Il reste à savoir s'il on peut voir ces collections comme un prolongement des Editions *des femmes*, comme des collections à la ligne clairement féministe.

Dans un premier temps, nous verrons en quoi la logique des collections « Femmes » et des Editions *des femmes* diffère. Ce constat nous amène à envisager les collections des grandes maisons comme des collections « Femmes » et non des collections féministes. Dans un deuxième temps, nous verrons que, tout en ne se revendiquant pas ouvertement comme des collections féministes, elles participent dans une certaine mesure à la diffusion de la lutte des femmes.

2.1 Une logique en rupture avec les Editions *des femmes*

La logique qui a poussé les grandes maisons d'édition à créer des collections « Femmes » s'oppose à priori aux motivations des Editions *des femmes*. Rappelons que si nous avons choisi de comparer la ligne éditoriale des Editions *des femmes* à celles des collections « Femmes » des grandes maisons, c'est qu'elles nous semblent avoir été créées grâce à « l'espace de parole » dégagé par les Editions *des femmes*.

Ce sont avant tout les raisons de leur existence qui les opposent. En effet, les Editions *des femmes* ont été créées pour donner au Mouvement pour la Libération de la Femme une nouvelle dynamique. La maison est l'œuvre de féministes profondément engagées et n'hésitant pas à soutenir des positions avant-gardistes. La logique qui a conduit à la création des collections « Femmes » est toute autre puisqu'il s'agit ici de s'emparer d'un marché porteur. Elles ont certes été dirigées par des femmes qui ont, de près ou de loin, participé au mouvement féministe et qui diffusent des livres dans la lignée de ceux publiés aux Editions *des femmes*. Cependant, il s'agit « d'une politique délibérée de conquête du marché femmes liée à la médiatisation du MLF et à la réflexion sur la « condition » des femmes »¹⁷⁵. Il serait cependant réducteur d'envisager les collections « Femmes » comme de simples concepts marketings. Le rôle de l'éditeur est en effet de suivre les évolutions de la société, de les accompagner voire de les précéder. Ces collections suivent donc l'évolution de la société qui, dans les années 1970, accorde à la question de la condition de la femme une place de choix.

Leur « finalité éditoriale »¹⁷⁶ n'est donc pas la même. Alors que les fondatrices *des femmes* souhaitent donner une dimension politique à la publication de livres, « les collections femmes sont d'abord culturelles puisque le militantisme n'est jamais revendiqué en tant que tel voire évité [...], il y a un rejet de l'aspect radical des Editions *des femmes* »¹⁷⁷.

Si leur finalité diffère, c'est également le cas de leur fonctionnement. Une maison indépendante financièrement et ouvertement militante ne peut en effet fonctionner de la même manière qu'une collection rattachée à une grande maison d'édition. Le but de ces collections est de pénétrer un marché plus large que le public *des femmes*. Il s'agit de reprendre l'idée de livres axés sur le vécu de femmes célèbres ou non et de publier des essais sur la condition de la femme mais avec « des thèmes plus abordables »¹⁷⁸. Le but est de séduire un public plus large et ainsi, le « combat des militantes est transformé par la culture de masse »¹⁷⁹. Le radicalisme des Editions *des femmes* est ainsi rejeté et « la mixité est de règle »¹⁸⁰ : bien que dirigées par des femmes, on y trouve des hommes qui écrivent sur les femmes.

Ainsi puisque dépendantes d'une hiérarchie, les collections « Femmes » diffèrent, dans leur fonctionnement et leur « finalité éditoriale » des Editions *des femmes*. Cependant, lorsque l'on s'attarde sur leurs publications et sur les personnes qui les ont dirigées, on se rend compte qu'il existe entre elles une parenté certaine concernant leur ligne éditoriale.

¹⁷⁵ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

¹⁷⁶ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

¹⁷⁷ Ibid

¹⁷⁸ Ibid

¹⁷⁹ Ibid

¹⁸⁰ Ibid

2.2 La ligne éditoriale des collections « femmes », une ligne engagée

Bien que ne se réclamant pas du militantisme des Editions *des femmes*, les collections « Femmes » des grandes maisons se sont ont pris le parti de publier des livres où la condition de la femme et la lutte des femmes sont clairement abordées et discutées.

Dans un premier temps, le discours des directrices tend à les rapprocher des Editions *des femmes*. En effet, comme le note Bibia Pavard, « bien que ne revendiquant pas de lutte politique, elles restent influencées par la lutte des femmes et ce de manière explicite »¹⁸¹. Ainsi, « Libres à elles », créée au Seuil en 1978, suit ouvertement une ligne féministe. Cette collection se donne pour mission de donner « la parole à des femmes, en compagnie d'hommes si elles le désirent, qui à partir des acquis des mouvements de libération des femmes mettent en cause en toute liberté les rôles traditionnels qui leur ont été jusque là dévolus »¹⁸². La filiation avec le mouvement féministe est ici explicite. On retrouve cette volonté de renverser la vision traditionnelle de la femme chez Horay avec « Femmes en mouvement ». Il y est publié « des sujets d'actualité toujours dans l'optique de la défense de la femme »¹⁸³. Cependant, la collection « Questions de femmes » aux Presses de la Renaissance par exemple, se veut plus nuancée, avec une approche plus large et moins engagée. Cette collection s'intéresse à « la situation de la femme dans la société d'aujourd'hui »¹⁸⁴. Toute l'ambiguïté de ces collections est là. D'une part, en pénétrant le « marché femmes » ces collections entendent suivre une ligne engagée. D'autre part, la plupart des éditeurs cherchent à éviter « tout militantisme exacerbé »¹⁸⁵. Le degré d'engagement oscille d'une collection à une autre, mais, dans l'ensemble, elles ont cherché à coller à « la vague féministe » en publiant des livres qui remettent en question la vision traditionnelle de la femme. Citons ainsi l'ouvrage d'Anne Decroux-Manon, *Papa lit, maman coud. Les manuels scolaires en bleu et rose*, publié en 1979 dans la collection « Femmes » de Denoël. A partir de l'étude de quarante-deux manuels de grammaire et de lectures des cours élémentaires, Anne Decroux-Manon met en évidence les stéréotypes véhiculés par l'éducation qui enferment la femme dans son rôle d'épouse et de mère. Elle y recense et y dénonce toutes les valeurs qu'ils diffusent et qui ne peuvent qu'influencer l'éducation des filles et des garçons dans le sens d'une reproduction de la domination masculine. Les thèmes des livres publiés par les collections « Femmes » reprennent ainsi généralement « ceux abordés par les Editions *des femmes* »¹⁸⁶. La question de l'éducation des filles et de la reproduction des valeurs de la société patriarcale y sont démontrées et dénoncées. La question de la sexualité des femmes et du droit à disposer de leurs corps est également un thème majeur. On retrouve également des livres traitant de la question de « l'écriture féminine », comme le livre de Suzanne Horer, *La création étouffée* publié dans la collection « Femmes en mouvement » chez Horay.

¹⁸¹ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

¹⁸² « Les livres sur la condition des femmes », *Le Bulletin du livre*, Marianne Grangé N° 378 25/5/1979

¹⁸³ Ibid

¹⁸⁴ Ibid

¹⁸⁵ « Les livres sur la condition des femmes », *Le Bulletin du livre*, Marianne Grangé N° 378 25/5/1979

¹⁸⁶ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

Ces collections suivent également une « logique d'imitation des Editions *des femmes* »¹⁸⁷. Il existe ainsi une parenté entre certaines de ces collections et *des femmes*. « Femmes dans leur temps » chez Stock rappelle par exemple « Femme dans l'histoire » des Editions *des femmes*.¹⁸⁸ Cela va jusqu'à publier des livres rappelant les succès de la maison. Il y a notamment « un des succès de Denoël, *L'hôpital j'accuse* de Pujol qui rappelle le succès des Editions *des femmes*, *Hosto Blues* de Victoria Thérèse »¹⁸⁹. De même, on y retrouve certaines auteures, d'abord publiées aux Editions *des femmes* et qui progressivement se tournent vers les collections des grands maisons. Elles peuvent leur offrir une meilleure visibilité tout en leur permettant de conserver leur ligne engagée. C'est le cas notamment d'Hélène Cixous, auteure phare des Editions *des femmes* et de la théorie de l'écriture « féminine ».

Ce rapide tour d'horizon des collections « Femmes » nous a ainsi permis de se faire une idée de leur ligne éditoriale. On y retrouve une ligne propre à toute collection cherchant à pénétrer un marché, le marché « femmes » mais qui appartenant à une grande maison d'édition ne peut se réclamer du militantisme des Editions *des femmes*. Cet engagement est pourtant, selon nous, réel et on ne peut nier la volonté de la plupart de ces collections de suivre, sciemment ou non, la dynamique des Editions *des femmes*. Pour démontrer cette idée, il nous a paru intéressant d'étudier plus précisément une maison, les Editions Stock et ses collections « Femmes » dirigées et créées par Claude Daillencourt. L'étude plus approfondie d'une des maisons ayant choisie de suivre la vague féministe nous semble importante pour cerner la dynamique de ces collections.

3/ Le cas des collections « Femmes » des Editions Stock

Le choix de l'étude de cette collection est avant tout motivé par l'entretien avec les deux créatrices de ces collections, Claude Daillencourt et Jacqueline Demornex. Cet entretien (joint en annexe) s'est révélé passionnant et permet d'avoir une vue précise et vivante du choix des ouvrages et du travail mené en leur sein. De plus, la maison Stock a été la seule maison à créer plusieurs collections « Femmes ». Nous nous intéresserons ainsi dans un premier temps aux origines de la collection et à la manière dont les directrices de collection ont appréhendé la ligne de ces collections. Cet examen permet de mettre en avant la ligne engagée plutôt que militante de la maison. Celle-ci se retrouve dans le choix des ouvrages publiés par la maison. Dans la deuxième partie, nous nous pencherons plus précisément sur les ouvrages publiés dans les collections de Stock, à partir des témoignages de Claude Daillencourt et Jacqueline Demorneix. Leurs témoignages permettent de se rendre compte de l'importance donnée à la parole des femmes avec des livres qui renversent les représentations traditionnelles de la femme.

2.1 La ligne engagée des collections

Stock a abrité quatre collections « Femmes ». Toutes ont été créées dans les années 1970 et ont suivi la dynamique de la vague féministe. La première créée par Claude Daillencourt est la « Elles-mêmes », en 1975. Suivront « Femmes dans leur temps » en 1976 et « Femmes »

¹⁸⁷ Ibid

¹⁸⁸ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

¹⁸⁹ Ibid

en 1978. Une autre collection, non dirigée par Claude Daillencourt, « Voix de femmes » est créée chez Stock 2 en 1977.

Dans un premier temps, il est intéressant de voir que la collection « Elles-mêmes » a été créée à l'initiative de deux femmes, Claude Daillencourt et Jacqueline Demornex. Il s'agit d'une idée lancée par Jean-Jacques Pauvert qui n'a pas abouti en raison d'un manque de moyens financiers. L'idée a alors été reprise par les deux femmes qui possédaient le manuscrit de ce qui allait devenir *Edmée au bout de la table* d'Edmée Renaudin, un des succès de la maison. Avec cette collection, Claude Daillencourt et Jacqueline Demorneix souhaitaient créer :

« Une collection où n'écrivent que des femmes, où les femmes peuvent dire moi, je, se décrire telles qu'elles sont, être elles mêmes. Des récits autobiographiques, des documents qui sont le reflet multiple et spontané de l'univers des femmes, des femmes d'aujourd'hui. Bref, du vécu au féminin pluriel »¹⁹⁰.

On retrouve une ligne clairement engagée qui rejoint certaines revendications du mouvement féministe et la volonté de donner la parole à des femmes ayant pris en main leur destin : des femmes modernes « d'aujourd'hui » et en rupture avec le schéma traditionnel de la femme épouse et mère. Cette rupture apparaît clairement dans les livres publiés sur lesquels nous reviendrons dans la deuxième partie. C'est ici le discours des éditrices qui nous intéresse tout particulièrement.

« Femme dans leur temps » suit cette idée de rupture. Claude Daillencourt la présente comme « une collection de femmes au destin exceptionnel [...] au destin remarquable »¹⁹¹ comme Colette ou Nathalie Barney. Il s'agit de publier le destin de femmes exceptionnelles, qui se sont plues à choquer et à rejeter les tabous liés à leur statut de femmes. La ligne de la collection n'était, selon Claude Daillencourt, pas de « faire du sensationnel » mais de « montrer la femme qui se prend en main »¹⁹². « Femmes » est créée en 1978 et se veut « moins ciblé sur les témoignages mais sur les essais et la réflexion »¹⁹³ sur la condition de la femme.

Il est intéressant de voir comment ces collections se complètent et permettent de donner au travail de Claude Daillencourt une véritable complémentarité. « Elles-mêmes » est celle du témoignage de femmes contemporaines des années 1970, au destin particulier, qui s'inscrivent dans la société de l'époque. « Femmes dans leur temps » quant à elle, est consacrée aux biographies de femmes célèbres, écrivaines et mondaines ayant su s'affranchir des carcans que leur imposait la société. Avec « Femmes », plus réflexive, les Editions Stock occupent ainsi une place non négligeable dans le paysage des collections « Femmes ». Elles suivent ainsi clairement une ligne engagée. Elles donnent la parole à des femmes et dressent des portraits de femmes qui, sans nécessairement se réclamer du féminisme, partagent cette idée d'indépendance et d'affranchissement que l'on retrouve dans le discours du mouvement féministe. On peut d'ailleurs voir un certain parallèle entre les femmes qui sont publiées par Claude Daillencourt et son propre parcours. Au cours de l'entretien, Claude Daillencourt comme Jacqueline Demornex n'ont pas manifesté un attachement particulier au Mouvement pour la Libération des Femmes.

¹⁹⁰ « Les livres sur la condition des femmes », *Le Bulletin du livre*, Marianne Grangé N° 378 25/5/1979

¹⁹¹ Entretien avec Claude Daillencourt et Jacqueline Demornex, 26/02/2007

¹⁹² *Ibid*

¹⁹³ *Ibid*

Pourtant, leurs parcours tendent à les rapprocher de l'image d'indépendance que cherche à promouvoir le Mouvement. Claude Daillencourt occupe en effet aux Editions Stock une place importante, en rupture avec les fonctions traditionnellement attribuées aux femmes. Elle est en effet l'adjointe du directeur général de Stock et est la seule femme membre du conseil de rédaction de Stock. Outre les collections « Femmes », elle en a dirigé une consacrée aux écrivains des pays de l'Est et une collection consacrée au destin d'hommes mais aussi de femmes politiques contemporains d'importance. Ce domaine est d'ailleurs traditionnellement l'apanage des hommes. Ainsi, tout en ne se réclamant pas du féminisme, Claude Daillencourt s'est engagée dans ses choix pour véhiculer une certaine vision de la femme. Si ce type de collections ne suit pas le même degré de militantisme qu'aux Editions *des femmes*, il semble pourtant qu'elles ouvrent le champ littéraire à l'engagement des femmes et qu'elles permettent de véhiculer une autre vision de la femme en légitimant globalement les idées féministes.

2.2 Des livres, portraits de femmes indépendantes et affranchies

Les livres publiés par Claude Daillencourt chez « Elles-mêmes » sont pour l'essentiel des témoignages de femmes qui ont traversé des épreuves souvent difficiles. Cette collection aborde principalement des thèmes qui, encore dans les années 1970, restent tabous. Ce constat s'applique tout particulièrement au récit autobiographique de Valérie Valère, *Le pavillon des enfants fous*, où elle évoque son combat contre l'anorexie. Écrit alors qu'elle n'avait que 15 ans, ce livre a été un des grands succès de la maison. Tiré à 70 000 exemplaires lors de sa première parution, il a été réédité en poche et vendu à 90 000 exemplaires¹⁹⁴. Ce livre aborde un sujet rarement traité à l'époque, celui de l'anorexie des adolescentes et de l'internement en asile psychiatrique. Dans la même lignée on trouve également le livre de Laure Charpentier, *L'amour en plus* où elle évoque « comment elle était parvenu à se désintoxiquer de l'alcoolisme »¹⁹⁵ et le livre de Françoise Prévost, *Ma vie en plus*, où elle évoque sa lutte contre le cancer. La collection « Elles-mêmes » s'est également fait connaître par la série de livres écrits par Edmée Renaudin, *Edmée au bout de la table* et *Edmée la bague au doigt*. Dans ces livres, qui s'apparentent là encore à des récits autobiographiques, Edmée Renaudin dresse un portrait acide de sa condition de femme. La collection « Elles-mêmes » s'attache ainsi à publier des livres, récits autobiographiques qui dressent des portraits de femmes modernes, « au féminin pluriel » et ouvrent le champ littéraire à des réflexions sur des sujets aussi graves que l'anorexie.

La collection « Femmes dans leur temps » cherche aussi à dresser des portraits de femmes affranchies. Il s'agit, comme le note Claude Daillencourt, de publier le destin de femmes qui « dans leur époque et dans leur milieu »¹⁹⁶ ont suivi un parcours autre que celui habituellement destiné aux femmes. On trouve ainsi le *Colette* de Michel Sarde, le *Marie D'Argoult* de Dominique Desanti et *Portrait d'une séductrice* sur Nathalie Barney. Tous dressent le portrait de femmes connues pour leur capacité à se dégager des carcans liés à leurs conditions de femme. Cependant, il paraît nécessaire de faire une distinction entre « Femmes dans leur temps » et les collections « Elles-mêmes » et « Femmes ». En effet, « Elles-mêmes » et « Femmes » donnent la parole à des femmes qui exposent leur vécu et leur réflexion sur leur condition. On retrouve ainsi dans la collection « Femmes », le livre

¹⁹⁴ Entretien avec Claude Daillencourt et Jacqueline Demorneix, 26/02/2007

¹⁹⁵ Ibid

¹⁹⁶ Entretien avec Claude Daillencourt et Jacqueline Demornex, 26/02/2007

de Catherine Valabrègue, publié en 1979, *Des enfants pourquoi ?*, « livre qui a contribué à l'implantation du planning familial en France »¹⁹⁷. Or la collection « Femmes dans leur temps » ne suit pas cette ligne. Tout en dressant le portrait de femmes au destin particulier, les livres de la collection suivent plus une ligne romanesque, en dressant le portrait de séductrices, de mondaines etc. « Femmes » et « Elles-mêmes » abordent au contraire le quotidien de femmes contemporaines, auxquelles les femmes peuvent s'identifier. Elles abordent les problèmes quotidiens auxquels sont confrontées les femmes.

Le choix des livres publiés est ainsi révélateur d'une volonté d'ouvrir le champ littéraire à des questions encore rarement abordées. Les thèmes abordés dénotent une volonté certaine de s'inscrire dans la dynamique féministe des années 1970.

L'exemple des collections créées par Claude Daillencourt aux Editions Stock permet de se faire une idée de ce qu'ont été les collections « Femmes » des grandes maisons. En rupture avec la ligne ouvertement militante des Editions *des femmes*, elles ont pourtant cherché à publier des livres qui justement, abordaient les questions soulevées par le mouvement féministe. « Ni féminines, ni féministes »¹⁹⁸, elles ont été un phénomène non négligeable du champ littéraire français des années 1970. La question reste alors de savoir si, en ouvrant des aires de parole au sein des grandes maisons, elles ont permis une véritable ouverture du champ littéraire à la création féminine.

3/ Les collections « Femmes », légitimation de la création féminine et ouverture du champ littéraire ?

Lorsque l'on cherche à dresser un bilan de la création des Editions *des femmes* et de l'implantation de collections « Femmes » dans les grandes maisons d'édition, celui-ci reste mitigé. En effet, les opinions divergent sur le sens de leur multiplication et sur les conséquences qu'elles ont eu sur la place des femmes dans le champ littéraire français. Le but de cette sous partie ne sera donc pas d'apporter une réponse tranchée. On peut voir effectivement dans la création de ces collections, la manifestation « d'un assouplissement de la ligne éditoriale de la plupart des grandes maisons »¹⁹⁹. Mais leur devenir et le risque de ghettoïsation des auteures amène nécessairement à relativiser cette ouverture du champ éditorial.

3.1 Vers « un assouplissement de la ligne éditoriale des grandes maisons »

Les Editions *des femmes* ont permis à la création féminine de gagner en visibilité. La volonté d'Antoinette Fouque de faire de la maison un lieu de parole bien intégrée au champ éditorial a été le moteur d'une ouverture sensible du champ littéraire à la création féminine. Ce mouvement a pris une nouvelle résonance avec la multiplication des collections

¹⁹⁷ « Les livres sur la condition des femmes », *Le Bulletin du livre*, Marianne Grangé N° 378 25/5/1979

¹⁹⁸ Suzanne Horer, à propos de la collection « Femmes en mouvement », Horay, 1973

¹⁹⁹ « Edition féministe, édition spécialisée : ouvrir le champ. », Isabelle Boisclair, p. 500, In *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du 18ème Siècle à l'an 2000*, Sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, L'Harmattan-les PU Laval, 2001, 597p.

« Femmes ». En effet, pour la première fois, on assiste à un véritable mouvement d'ouverture du champ littéraire à la création de femmes qui revendiquent leur combat et leur propre pensé. Ce mouvement a en effet été un mouvement d'ampleur qui s'est condensé sur quelques années tout en touchant neuf maisons d'édition.

Au-delà de l'ampleur de ce mouvement, reste la question de savoir s'il s'agit d'un changement de fond du secteur éditorial. Les partisans de cette idée voient dans la création de ces collections, « le signe d'une question de fond »²⁰⁰. On peut ainsi voir ce phénomène comme une manifestation de « leur émergence parmi les images qu'une société donne d'elle-même »²⁰¹, la reconnaissance d'une légitimité littéraire et d'une capacité à dire jusque là l'apanage des hommes. Ainsi, des femmes se font connaître dans le champ littéraire, en tant qu'écrivaines, en tant que créatrices et en tant qu'éditrices. L'intérêt de ces collections est ainsi de reconnaître les femmes comme « des productrices, médiatrices et consommatrices spécifiques de la culture »²⁰². Après avoir cherché à gagner le droit à disposer librement de leurs corps librement, elles semblent avoir gagné le droit à s'exprimer librement. Elles sont une aire d'expression créée au milieu d'un champ jusque là dominé par la création des hommes. De plus comme nous l'avons vu, elles diffusent des livres dans la lignée de ceux publiés par les Editions *des femmes*. Si les livres publiés sont moins élitistes que ceux publiés par *des femmes*, ils n'en expriment pas moins les revendications des femmes des années 1970. Leur réussite est justement d'avoir permis à la création féminine de s'ouvrir à un large public. En effet, le lectorat des Editions *des femmes* reste à priori un lectorat ciblé et ayant pour la plupart participées de près ou de loin au Mouvement pour la Libération de la Femme. Les collections « Femmes » permettent au contraire d'ouvrir la création des femmes à un plus large public. Elles permettent donc de donner une meilleure visibilité à la création féminine puisque le « label Femme » est en lui-même un gage de diffusion et de reconnaissance.

Ces collections marquent ainsi un changement non négligeable dans un monde dominé par les hommes : elles « sont portées par des femmes motivées, engagées »²⁰³. Elles ont ainsi permis de donner « une nouvelle place aux femmes dans le processus de création et d'édition [...] en réintégrant les livres de femmes dans la littérature digne de ce nom »²⁰⁴. C'est ce constat qui est essentiel pour comprendre leur impact pour l'ouverture du champ littéraire. Mais il ne faut pas pour autant en déduire que ces collections sont la manifestation d'un changement profond du champ littéraire. Si les femmes ont percé le champ littéraire, leur place dans ce champ, en tant qu'auteure ou éditrice reste en effet précaire.

3.2 Le risque de ghettoïsation de la pensée féminine

La critique a salué la naissance de ces collections où « des femmes éditent des femmes »²⁰⁵. Ce constat est à double tranchant car on peut craindre avec ces collections

²⁰⁰ « Ces femmes qui éditent des femmes », Etude du *Monde des livres*, Le Monde, 18/11/77

²⁰¹ Ibid

²⁰² *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

²⁰³ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

²⁰⁴ Ibid

²⁰⁵ « Ces femmes qui éditent des femmes », Etude du *Monde des livres*, Le Monde, 18/11/77

une ghettoïsation de la création féminine, cantonnée à un type particulier d'ouvrage. Ces collections parviennent à faire sortir la création des femmes des secteurs traditionnellement dévolus aux femmes, de la littérature dite « féminine » notamment. Par ces collections une place importante est donnée aux essais de femmes qui portent un regard critique sur la société. Cependant il y a toujours un risque de cantonner la création féminine à un domaine particulier. En effet, ce type de collection « limite la présence des femmes à un type particulier de livres sur les femmes » et créent une autre sorte d'amalgame entre création féminine et création féministe. Ces collections ont en effet permis de créer des espaces de parole mais des espaces qui ne sont pas neutres. On en revient toujours à une sexualisation de la création et non pas à un universalisme qui reste l'apanage des hommes.

De plus, la place des femmes en tant qu'éditrices dans le champ littéraire reste précaire. Si elles ont réussi avec ces collections à se positionner dans les sphères du pouvoir, elles restent toujours subordonnées aux hommes. En témoigne une anecdote rapportée par Claude Daillencourt sur son travail lorsqu'elle dirigeait les collections « Femmes » des Editions Stock. Elle mentionne dans l'entretien le refus qu'elle a rencontré de publier une auteure, Erica Jung lorsqu'elle travaillait pour Stock :

« La directrice de *Elle* nous garantissait le lancement dans *Elle*. Enfin c'était sur. Et en conseil de rédaction avec toute l'équipe, il y avait cinq messieurs et moi. Il fallait que je fasse passer les bouquins, ce n'était pas toujours facile. Nina Sutton était venue présenter le bouquin, on avait tout dans notre jeu mais ils ont fait front commun pour m'empêcher de le prendre. Résultat il est allé chez Laffont et il a fait 250 000 exemplaires et j'aime autant vous dire qu'à partir de ce moment là j'ai eu la paix. A partir de ce moment je me suis dit, c'est fini je ne présente plus les livres au conseil de rédaction, je lance directement les sujets »²⁰⁶.

Cette anecdote permet de voir combien l'autorité et le pouvoir de décision restent aux mains des hommes lorsqu'il s'agit de la question de la diffusion de la pensée. Malgré la percée du champ littéraire par les femmes, le pouvoir légitime demeure aux mains des hommes.

De plus, le caractère éphémère tend à relativiser la percée des femmes. En effet si certaines collections comme celles de Stock ont connu des tirages honorables et se sont dotés d'un catalogue solide, ce ne fut pas la cas de toutes. « La plupart des collections ne comportent pas plus de 5 ouvrages »²⁰⁷. De plus ces collections ne s'installent pas durablement dans le champ littéraire et, à mesure que le mouvement féministe s'essouffle, elles sont progressivement mises en sommeil dès la seconde moitié des années 1980. Ce constat amène à penser que tout en ayant permis aux femmes de gagner en légitimité dans le champ littéraire, elles sont plus un mouvement contemporain du mouvement féministe, qu'un véritable changement de fond.

Lorsque l'on s'interroge sur la capacité des collections « Femmes » à ouvrir le champ littéraire à la création féminine, il est difficile d'apporter une réponse tranchée. Leur caractère éphémère, voire utopique amène effectivement à relativiser l'ouverture du champ littéraire aux femmes, qu'elles soient éditrices ou écrivaines. Mais elles ont servi de tremplin à des auteures qui ont pu être éditée et connue grâce à ces collections. Elles ont permis de légitimer la parole des femmes, de donner aux femmes la possibilité d'avoir accès à des domaines qui étaient jusque là le domaine des hommes. Il est donc délicat de faire un bilan de ces collections. Notre position, suite aux recherches qui ont été effectuées, est

²⁰⁶ Entretien avec Claude Daillencourt et Jacqueline Demorneix, 26/02/2007

²⁰⁷ *Les Editions des femmes, Histoire des premières années, 1972-1979*, Bibia Pavard, L'Harmattan, Centre d'histoire de sciences Po, Avril 2005, 229p

d'envisager ces collections comme une opportunité de donner une meilleure visibilité à la création féminine. Malgré cette ouverture sensible du champ littéraire, il semble que la sphère littéraire reste, comme la plupart des sphères du pouvoir le domaine des hommes.

Conclusion

Nous avons choisi d'étudier le rapport des femmes à l'édition dans la France des années soixante-dix. Ce choix avait pour but d'envisager le monde de l'édition à travers l'angle du militantisme, en interrogeant le rapport qu'il pouvait y avoir entre lutte féministe et travail éditorial.

Cet objet d'étude s'est révélé très intéressant car il permettait de mettre en rapport différentes notions : la notion de champ littéraire en rapport avec celle de la domination masculine et de la violence symbolique. Cet objet d'étude permettait également d'étudier le mouvement féministe des années 1970, mouvement qui selon nous, a durablement marqué l'imaginaire de la société française tout en l'abordant sous l'angle du rapport à la création, angle qui nous intéresse tout particulièrement.

En plaçant l'étude du rapport entre les femmes et l'édition dans la décennie soixante-dix nous cherchions avant tout à étudier le rapport entre mouvement féministe et édition. L'idée était avant tout de s'attarder sur la place des femmes dans le champ littéraire. Il s'agissait de voir si la domination masculine qui s'exerçait dans les différentes sphères de la société de l'époque s'exerçait de la même façon dans le champ littéraire et selon quel degré. Nous avons réussi à récolter des chiffres significatifs qui tendent à montrer la dévalorisation réelle de la création féminine. Au-delà des chiffres, nécessaires à toute démonstration, ce sont les raisons de cette dévalorisation de la création féminine qui nous a intéressé. L'élément que nous retiendrons et qui nous paraît, après recherches, essentiel pour comprendre cette exclusion est celui de la reconnaissance implicite de l'exclusivité des hommes à dire l'universel. En effet, malgré les progrès qui ont pu être amorcés dans la législation et malgré une évolution des mentalités concernant la place des femmes dans la société, la création des femmes n'est pas reconnue à l'égal des hommes. C'est la masculinité qui est reconnue « comme noblesse ». C'est cette inégalité de fait qui pousse le mouvement féministe des années 1970 à s'intéresser à la place accordée à la création féminine puis à l'édition.

L'étude ciblée des Editions *des femmes* nous a paru nécessaire pour comprendre le rôle qu'avait voulu jouer une frange du mouvement féministe dans la revalorisation de la création féminine. La volonté des fondatrices de la maison était justement de donner une meilleure visibilité à la création féminine en créant un « lieu de parole protégé ». L'intérêt de l'étude de cette maison était de voir si sa création et son travail ont permis d'amorcer un changement au profit d'une meilleure reconnaissance de la création féminine. Il apparaît que la maison a effectivement permis cette reconnaissance notamment en provoquant un intérêt pour la réflexion sur la condition de la femme et les écrits féministes.

Suite à l'accueil favorable réservé aux Editions *des femmes*, et surtout, à l'ampleur du mouvement féministe des années 1970, les grandes maisons se sont progressivement ouvertes aux écrits féministes en créant des collections « Femmes ». La question était alors de savoir si ces collections étaient une manifestation d'un changement de fond concernant la reconnaissance de la création féminine. Suite à nos recherches le bilan paraît mitigé. Ces collections ont certes servi de tremplin pour nombres de femmes mais elles n'ont pas permis de repenser le rapport à la création des femmes. En effet avec des collections « Femmes » publiant des femmes on reste dans une approche sexuée de la création qui ne remet pas en question la capacité des hommes à dire l'universel. C'est cette idée que nous retiendrons

finalement. Ces collections et les Editions *des femmes* ont été un formidable élan mais ce sont toujours aux hommes que l'on reconnaît la capacité de dire l'universel et la norme.

Pour ouvrir cette étude, ciblée sur la décennie soixante-dix, il nous semblerait intéressant de s'intéresser à la place qui est accordée à la création féminine aujourd'hui. Il s'agira ici de s'interroger sur un changement possible ou une permanence dans la représentation de cette création en étudiant les différents genres littéraires et la place qu'occupent les femmes dans ces différents genres, par rapport aux hommes. Cet examen pourra permettre de voir les représentations qui peuvent persister et l'évolution de ces représentations. Lors de nos recherches une étude a retenu notre attention. Il s'agit de l'étude d'Elaine Viennot, publiée dans *L'exclusion des femmes, masculinité et politique dans la culture au XXe Siècle*²⁰⁸. Elle s'est intéressée au Monde des livres pour l'année 1995. Dans cette étude elle met en évidence la manière dont la mise en valeur d'un ouvrage diffère en fonction du genre auquel il appartient et du sexe de son auteur. Elle étudie les catégorisations, la mise en page qui profite à tel ou tel auteur pour aboutir au constat que les ouvrages de femmes ne disposent pas du même « capital de confiance »²⁰⁹ que ceux des hommes.

Ce type de travail nous paraît ainsi être un moyen intéressant pour ouvrir l'étude de la position des femmes dans le champ littéraire à une époque plus contemporaine.

²⁰⁸ Elaine Viennot, « Le cas du monde des livres », p. 191-220 in *L'exclusion des femmes, masculinité et politique dans la culture au XXe Siècle*, Sous la direction de Odile Krakovitch et Geneviève Sellier, Complexe, 2001, 220p.

²⁰⁹ Ibid

Bibliographie

Livres

- Depuis 30 ans des femmes éditent... 1974-2004*, Editions des femmes- Antoinette Fouque, 2004, 451p.
- Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français, du Moyen Age à nos jours*, Editions des femmes, 1977, 508 p.
- Christine Bard, *Les femmes dans la société française*, Armand Colin, collection U Histoire, 2001, 285p.
- Françoise Battagliola, *Histoire du travail des femmes*, La Découverte, collection Repères, 2000, 122 p.
- Isabelle Boisclair, « Ouvrir la voie/x », p. 160-176 in *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, sous la direction de Lucie Joubert, Editions Notabene, 2000, 220p.
- Isabelle Boisclair, « Edition féministe, édition spécialisée : ouvrir le champ. », p. 496-503, in *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du 18ème Siècle à l'an 2000*, sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, L'Harmattan-les PU Laval, 2001, 597p.
- Isabelle Boisclair, « Maison d'édition : lieu(x) de rencontre échanges et réseaux autour du collectif féministe du Remue-ménage », p. 155-187 in *Lieux et réseaux de sociabilité au Québec*, Sous la direction de Pierre Rajotte, Editions Nota Bene, 2001, 210 p.
- Samra Martine Bonvoisin et Michèle Maignien, *La presse féminine*, PUF, collection « Que sais-je ? », 1986, 127 p.
- Pierre Bourdieu avec Loïc J.D Wacquant, « La violence symbolique », in *Réponses*, Seuil, 1992, 267p.
- Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, Collection Points Essai, 1998, 177 p.
- Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin, *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, La Documentation Française, SOFEDIS, Mai 1989, 222 p.
- Sylvie Chaperon, *Les années Beauvoir 1945-1970*, Fayard, 2000, 340p.
- Françoise Colin, « La théorie de la différence des sexes » in *Dictionnaire critique du féminisme*, coordonné par Hélène Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier, 2^{ème} édition augmentée, PUF, 2004, 315 p.

Régis Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, Editions Ramsay, 1979, 280 p.

Yasmine Ergas, « Le sujet femme, le féminisme des années 1960-1980 », in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

Marcelle Marini, « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France », p. 275-296 in *Histoire des femmes en Occident, le 20^{ème} Siècle*, Tome 5, sous la direction de Françoise Thébaud, Plon, 1992, 647p.

Delphine Naudier et Hyacinthe Ravet, « Création artistique et littéraire », in *Femmes, genre et sociétés, l'état des savoirs*, sous la direction de Margaret Maruani, La Découverte, 2005, 480 p.,

Bibia Pavard, *Les Editions des femmes, Histoire des premières années 1972-1979*, L'Harmattan, Centre d'histoire de Sciences Po, Avril 2005, 229p.

Françoise Picq, *Libération des femmes, les années mouvements*, Seuil, 1993, 381p.

Articles

Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », p. 3-46 in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, n°1, 1991

Michelle Zancarini-Fournel, « Genre et politique : les années 68 », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 75, juillet septembre 2002, p. 133-143.

Delphine Naudier, « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », p. 67-81, in *Genèses, sciences sociales et histoire*, Revue trimestrielle publié avec le concours du CNL et du CNRS, Editions Belin, « Genre et classes populaires », N° 64, Septembre 2006

Archives

Conférence de presse au Lutétia des Editions *des femmes*, avril 1974, pour la parution des trois premiers livres de la maison

« La boutique verte », Agnès Monneret, *Combat*, 23/07/974

« De l'obéissance à la révolte », Antoine Gallien, *Le Monde*, 30/10/1974

« Fabrication, écriture », Xavière Gauthier, *Le quotidien des femmes*, n° 3, 03/05/1975

« Une solidarité concrètement vécue », Raymond Jean, *Le Monde*, 9/07/1976

« Ces femmes qui éditent des femmes », Etude du *Monde des livres*, *Le Monde*, 18/11/77

« Quand les femmes deviennent éditeurs », Catherine B. Clément, *Le Matin de Paris*, 22/09/1977

-
- « Chronique du capricorne, d'Anaïs Nin à Ti-Grace Atkinson », Jean-Jacques Brochier, *Magazine littéraire*, 1977
- « Les Editions des femmes : une guerre à l'institution », M-O-F, *Le quotidien de Paris*, 1/07/ 1976
- « Les livres sur la condition des femmes », Marianne Grangé, *Le Bulletin du livre*, N° 378 25/5/1979

Sources Internet

- Sabine FORTINO, « De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité », *Clio*, numéro 5/1997, *Guerres civiles*, [En ligne], URL : <http://clio.revues.org/document421.html>. Consulté le 9 juillet 2007.
- Clio*, numéro 20/2004, *Armées*, [En ligne], mis en ligne le 1 janvier 2007. URL : <http://clio.revues.org/document1402.html>. Consulté le 21 juillet 2007.
- « Ecrire au féminin ? », Audrey Lasserre, <http://www.cndp.fr/RevueTDC/848-65956.htm>
- Virginie Sautour, « L'écriture féminine », Dictionnaire en ligne des termes littéraires, <http://www.ditl.info/arttest/art5940.php>
- « A propos de la politisation des avant-gardes esthétiques et littéraires », Carole Reynaud Paligot, Université de Franche Comté, http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Rey_Po.htm
- <http://www.culturactif.ch/vieculturelle/prix.htm>

annexes

Entretien avec Delphine Naudier

Chargée de recherches au CNRS, spécialisée en genre et société

20 février 2007 50 minutes

A consulter sur place au Centre de Documentation Contemporaine de l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon

Entretien avec Claude Dailencourt et Jacqueline Demornex

Directrice des collections « Elles-mêmes », « Femmes dans leur temps » et « Femmes »

Co-directrice de la collection « Elles-mêmes » 26/02/2007 55 minutes

A consulter sur place au Centre de Documentation Contemporaine de l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon

mots clés

Féminisme - Edition - Champ littéraire - Domination masculine

résumé

Il s'agit dans ce mémoire de s'intéresser au rapport entre femmes et édition dans la France des années 1970 et particulièrement, au rapport que la vague féministe des années 1970 a entretenu avec le champ littéraire. Il s'agira avant tout d'étudier la place des femmes dans le champ littéraire de cette époque, d'étudier les raisons qui font que les femmes occupent dans ce champ une place marginale. Cette manifestation de l'inégalité hommes/femmes permet de comprendre pourquoi le mouvement féministe, sous l'impulsion d'Antoinette Fouque, a voulu créer un espace de parole destiné aux femmes, les Editions *des femmes*. Cette maison a ainsi représenté pour les femmes de la génération féministe des années

1970 une formidable opportunité. La question est alors de savoir si ce mouvement, qui s'est poursuivi avec la création de collections « Femmes » dans les grandes maisons d'édition, a pu véritablement ouvrir le champ littéraire à la parole des femmes.